



2

101



FABLES  
CHOISIES.

MISES EN VERS

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

CINQUIÈME PARTIE.



A ANVERS,

Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-  
PENS, au Marché aux Oeufs,  
aux trois Moines.

---

M. DCCIII.





A  
MONSEIGNEUR  
LE DUC  
DE  
BOURGOGNE.



ONSEIGNEUR,

*Je ne puis employer pour mes Fables de Protection  
qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis, &  
ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes  
choses au delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-  
ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tous  
cela joint au devoir de vous plaire, m'a obligé de vous  
présenter un Ouvrage dont l'Original a été l'admiration*  
de

## E P I T R E.

de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent toutes dans les presens que vous a faits la Nature, & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Esopé sont une ample matière pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'évenemens & de Caracteres. Ces mensonges sont proprement une manière d'Histoire, où on ne s'ate personne. Ce ne sont pas des choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les Precepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus; vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si Vous vous connoissez maintenant en Orateurs & en Poètes, Vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques & en bons Generaux d'Armée; & Vous vous tromperez aussi peu au choix des Personnes, qu'au merite des Actions. Je ne suis pas d'un âge à esperer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obéissant  
& tres-fidele Serviteur,

DE LA FONTAINE.



## LIVRE SEPTIÈME.

### FABLE I.

*Les Compagnons d'Ulysse.*

*A Monseigneur le Duc de Bourgogne.*

**R**ince, l'unique objet du soin des Immortels,  
Souffrez que mon encens parfume vos Au-  
tels.

Je vous offre un peu tard ces Présens de ma  
Muse ;

Les ans & les travaux me serviront d'excuse :

*Tons V.*

A

Mon

## FABLES CHOISIES.

2  
 Mon esprit diminuë, au lieu qu'à chaque instant  
 On apperçoit le vôtre aller en augmentant.  
 Il ne va pas, il court, il semble avoir des aîles :  
 Le Heros dont il tient des qualitez si belles,  
 Dans le metier de Mars brûle d'en faire autant ;  
 Il ne tient pas à lui que forçant la Victoire  
 Il ne marche à pas de geant  
 Dans la carriere de la Gloire.

Quelque Dieu le retient ; c'est nôtre Souverain,  
 Lui qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.  
 Cette rapidité fut alors necessaire !  
 Peut-être elle seroit aujourd'hui temeraire.  
 Je m'en tais ; aussi-bien lès Ris & les Amours  
 Ne sont pas soupçonnez d'aimer les longs discours.  
 De ces fortes de Dieux vôtre Cour se compose.  
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout  
 D'autres Divinitez n'y tiennent le haut bout :  
 Le sens & la raison y reglent toute chose.  
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs

Imprudens & peu circonspects,  
 S'abandonnerent à des charmes  
 Qui metamorphosoient en bêtes les humains.  
 Les Campagnons d'Ulisse, après dix ans d'alarmes,  
 Erroient au gré du vent, de leur sort incertains,  
 Ils aborderent un rivage  
 Où la fille du Dieu du Jour,  
 Circé, tenoit alors sa Cour.  
 Elle leur fit prendre un breuvage  
 Delicieux, mais plein d'un funeste poison.  
 D'abord ils perdent la raison :  
 Quelques momens après leur corps & leur visage  
 Prennent l'air & les traits d'animaux differens.  
 Les voilà devenus Ours, Lions, Elephans ;  
 Les uns sous une masse énorme,  
 Les autres sous une autre forme :

Il s'en vid de petits, *Exemplum ut Talpa*;

Le seul Uliſſe en échappa.

Il ſçut ſe deſier de la liqueur traîtreſſe.

Comme il joignoit à la ſageſſe.

La mine d'un Heros & le doux entretien,

Il fit tant que l'Enchantereſſe

Prit un autre-poïſon peu différent du ſien.

Une Déesſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame;

Celle-ci déclara ſa flâme.

Uliſſe étoit trop fin pout ne pas profiter.

D'une pareille conjoncture.

Il obtint qu'on rendroit à ces Grecs leur figure.

Mais la voudront-ils bien, dit la Mymphe, accepter?

Allez-le propoſer de ce pas à la troupe.

Uliſſe y court, & dit: L'Empoiſonneuſe coupe

A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir:

Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?

On vous rend déjà la parole.

Le Lion dit, penſant rugir;

Je n'ai pas la tête ſi folle.

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir?

J'ai griffé & dent, & mets en pieces qui m'attaque:

Je ſuis Roi, deviendrai je un Citadin d'Itaque?

Tu me rendras peut-être encor ſimple Soldat:

Je ne veux point changer d'état,

Uliſſe du Lion court à l'Ours: Eh, mon frere,

Comme te voilà fait! Je t'ai vû ſi joli.

Ah vraiment nous y voici,

Reprit l'Ours à ſa manière;

Comme me voilà fait! Comme doit être un Ours.

Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?

Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?

Je me rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.

Te déplais-je? va-t'en, ſui ta route & me laiſſe:

Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe;

FABLES CHOISIES.

4

Et te dis tout net & tout plat,  
 Je ne veux point changer d'état,  
 Le Prince Grec au Loup va proposer l'affaire;  
 Il lui dit, au hazard d'un semblable refus:  
 Camarade, je suis confus  
 Qu'une jeune & belle Bergere  
 Comte aux échos les appetits gloutons  
 Qui t'ont fait manger ses moutons.  
 Autrefois on t'eût vû sauver sa bergerie:  
 Tu menois une honneste vie.  
 Quite ces bois, & redevien  
 Au lieu de Loup Homme de bien.  
 En est il, dit le Loup? Pour moi, je n'en voi guere.  
 Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere:  
 Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas sans moi  
 Mangé ces animaux que plaint tout le Village?  
 Si j'étois Homme, par ta foi,  
 Aimerois-je moins le carnage!  
 Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous;  
 Ne vous êtes vous pas l'un à l'autre des Loups?  
 Tout bien considéré; je te soutiens en somme,  
 Que scelerat pour scelerat,  
 Il vaut mieux être un Loup qu'un Homme;  
 Je ne veux point changer d'état.  
 Ulisse fit à tous une même semonce;  
 Chacun d'eux fit même réponce;  
 Autant le grand que le petit.  
 La liberté, les bois, suivre leur apetit,  
 C'étoit leurs delices suprêmes:  
 Tous renonçoient au lûs des belles actions,  
 Ils croïoient s'affranchir, suivans leurs passions  
 Ils étoient esclaves d'eux mêmes.  
 Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet  
 Oû je pussé mêler le plaisant à l'utile:  
 C'étoit sans doute un beau projet,

51

LIVRE VII.

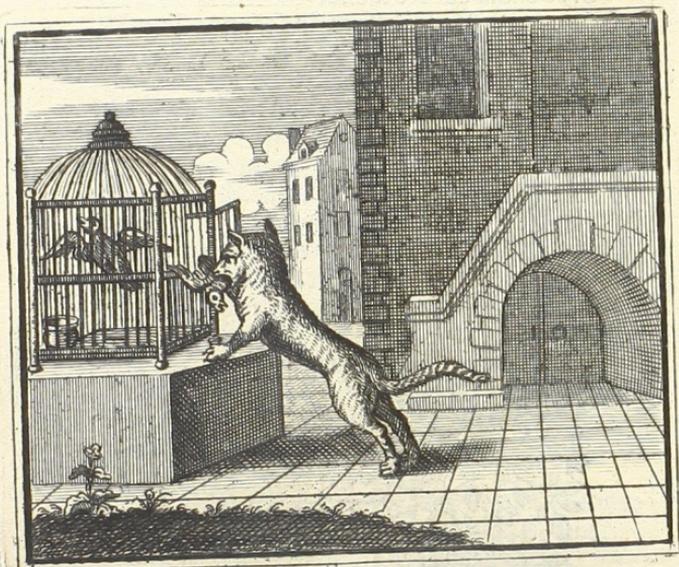
5

Si ce choix eût été facile.  
Les Compagnols d'Ulisse enfin se sont offerts?  
Ils ont force pareils en ce bas Univers ;  
Gens à qui j'impose pour peine  
Vôtre censure & vôtre haine.



A ;

II.



## I I.

*Le Chat & les deux Moineaux.*

*A Monseigneur le Duc de Bourgogne.*

UN Chat contemporain d'un fort jeune Moineau  
 Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.  
 La Cage & le Panier avoient mêmes Penates.  
 Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau ;  
 L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouïoit des pates.  
 Ce dernier toutefois épargnoit son ami.  
 Ne le corrigeant qu'à demi  
 Il se fût fait un grand scrupule

D'armer

LIVRE VII.

7

D'armer de pointes sa ferule.  
 Le Passereau moins circonspect  
 Lui donnoit force coups de bec ;  
 En sage & discrete personne  
 Maître Chat excusoit ces jeux.

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne  
 Aux traits d'un couroux sericux.

Comme ils se connoissoient tous deux dés leur bas âge  
 Une longue habitude en paix les maintenoit ;  
 Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoît.

Quand un Moineau du voisinage.

S'en vint les visiter , & se fit compagnon  
 Du petulant Pierrot , & du sage Raton.

Entre les deux Oiseaux il arriva querelle.

Et Raton du prendre parti.

Cet inconnu, dit-il , nous la vient donner belle  
 D'insulter ainsi nôtre ami ;

Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre ?  
 Non , de par tous les Chats. Entrant lors au combat

Il croque l'estranger : Vraiment , dit maître Chat ,

Les Moineaux ont un goût exquis & delicat.

Cette reflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle Morale puis-je inferer de ce fait ;

Sans cela toute Fable est un œuvre imparfait.

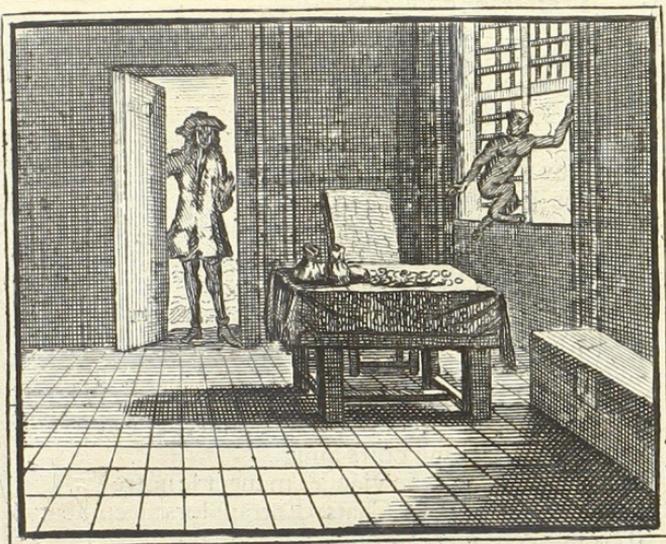
J'en croi voir quelques traits ; mais leur ombre m'abu-  
 use.

Prince , vous les aurez incontinent trouvez :

Ce sont des jeux pour vous , & non point pour ma

Muse ;

Elle & ses Sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.



## III.

*Du Thesauriseur & du Singe.*

**U**N Homme accumuloit. On sçait que cette er-  
reur.

Va souvent jusqu'à la fureur.

Celui-ci ne songeoit que Ducats & Pistoles.

Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.

Pour seureté de son Tresor

Nôtre avaré habitoit un lieu dont Amphitrite  
Defendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.

Là d'une volupté, selon moi fort petite,

Et selon lui fort grande, il entassoit toujous.

LIVRE VII.

9

Il passoit les nuits & les jours

A compter, calculer, supputer sans relâche;  
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,  
Car il trouvoit toujourns du mecompte à son fait:  
Un gros Singe plus sage, à mon sens, que son maître,  
Jettoit quelque Doublon toujourns par la fenestre,  
Et rendoit le compte imparfait.

La chambre bien cadenacée

Permettoit de l'aïsser l'argent sur le comptoir.  
Un beau jour Dom-bertrand se mit dans la pensée  
D'en faire un sacrifice au liquide manoier.

Quant à moi, lors que je compare

Les plaisirs ce Singe à ceux de cet Avare,  
Je ne sçai bonnement ausquels donner le prix:  
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits;  
Les raisons en seroient trop longues à deduire.  
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,  
Detachoit du monceau tantôt quelque Doublon,

Un Jacobus, un Ducaton;

Et puis quelque Noble à la rose

Epruvoit son adresse & sa force à jeter  
Ces morceaux de metal qui se font souhaïter  
Par les humains sur toute chose.

S'il n'avoit entendu son Compteur à la fin

Mettre la clef dans la serrure,

Les Ducats auroient tous pris le même chemin,  
Et couru la même aventure.

Il les auroit fait tous voler, jusqu'au dernier,  
Dans le goufre enrichi par maint & maint naufrage.  
Dieu veuille preserver maint & maint Financier.

Qui n'en fait pas meilleur usage.



## I V.

*Les deux Chèvres.*

**D**Es que les Chèvres ont brouté,  
 Certain esprit de liberté  
 Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage  
 Vers les endroits du pâturage  
 Les moins frequentez des humains.  
 Là s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,  
 Un rocher, quelque mont pendant en precipices,  
 C'est où ces Dames vont promener leurs caprices ;  
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.  
 Deux Chèvres donc s'émancipant ,

Tou-

Toutrs deux ayant pate blanche,  
 Quiterent les bras prez, chacune de sa part.  
 L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.  
 Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche;  
 Deux Belettes à peine auroient passé de front

Sur ce pont;

D'ailleurs l'onde rapide & le ruisseau profond  
 Devoient faire trembler de peur ces Amazones.  
 Malgré tant de dangers l'une de ces personnes  
 Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.  
 Je m'imagine voir avec Louïs le Grand,

Philippes Quatre qui s'avance

Dans l'Isle de la Conference.

Ainsi s'avançoient pas à pas,

Nez à nez nos Avanturieres,

Qui toutes deux étant fort fieres,

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas  
 L'une à l'autre ceder. Elles avoient la gloire  
 De compter dans leur race (à ce que dit l'Histoire)

L'une certaine Chèvre au merite sans pair

Dont Polypheme fit present à Gallatée;

Et l'autre la Chèvre Amalthée

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer leur chute fut commune;

Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau

Dans le chemin de la Fortune.

*A Monseigneur le Duc de Bourgogne , qui  
avoit demandé à Mr. de la Fontaine une  
Fable qui fût nommée le Chat & la Sou-  
ris.*

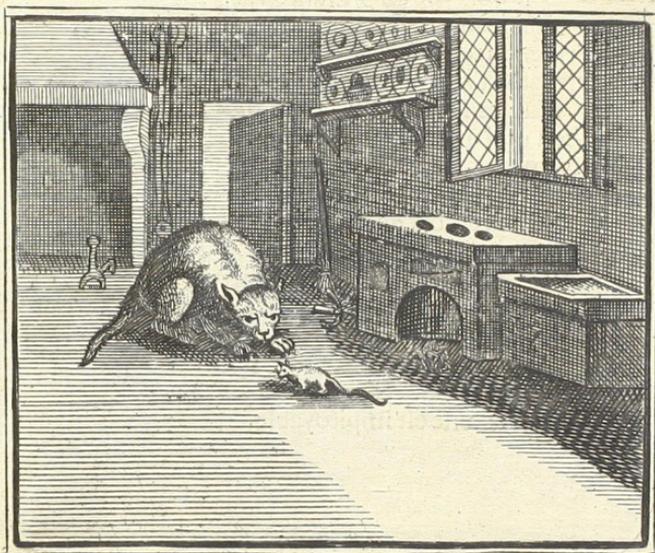
**P**our plaire au jeune Prince à qui la Renommée  
Destine un Temple en mes Ecrits ,  
Comment composerai je une Fable nommée  
Le Chat & la Souris ?

Dois-je représenter dans ces Vers une Belle ,  
Qui douce en apparence , & toutefois cruelle ,  
Va se joüant des cœurs que ces charmes ont pris ,  
Comme le Chat de la Souris .

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?  
Rien ne lui convient mieux , & c'est chose commune  
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis ,  
Comme le Chat fait la Souris .

Introduirai-je un Roi , qu'entre ses favoris  
Elle respecte seul ; Roi qui fixe sa rouë ;  
Qui n'est point empêché d'un monde d'Ennemis ,  
Et qui des plus puissans quand il lui plaît se jouë ,  
Comme le Chat de la Souris ?

Mais insensiblement , dans le tour que j'ai pris ,  
Mon dessein se rencontre ; & si je ne m'abuse  
Je pourrois tout gâter par de plus long recits .  
Le jeune Prince alors se jouëroit de ma Muse ,  
Comme le Chat de la Souris .



V.

*Le vieux Chat & le jeune Souris.*

UN jeune Souris de peu d'expérience,  
 Crut flechir un vieux Chat  
 Implorant sa clemence,  
 Et payant de raisons le Ramina grobis.  
 Laissez-moi vivre ; une Souris  
 De ma taille & de ma depense  
 Est-elle à charge en ce logis ?  
 Affamerois-je , à vôtre avis,  
 L'hôte & l'Hôtesse , & tout leur monde ?  
 D'un grain de bled je me nourris ;

Une

Une noix me rend tout ronde.

A present je suis maigre ; attendez quelque-tems.

Reservez ce repas à Messieurs vos Enfans.

Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée.

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?

Tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Chat & vieux pardonner ? cela n'arrive gueres.

Selon ces loix descends là bas ,

Meurs , & va-t'en tout de ce pas

Haranguer les sœurs Filandieres ;

Mes Enfans trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole ; & pour ma Fable

Voici le sens moral qui peut y convenir.

La jeunesse se flate , & croit tout obtenir.

La vieillesse est impitoyable.





## VI.

*Le Cerf malade.*

**E**N païs pleins de Cerfs un Cerf tomba malade;  
 Incontinent maint Camarade  
 Accourt à son grabat le voir, le secourir,  
 Le consoler du moins; Multitude importune.  
 Eh! Messieurs, laissez-moi mourir.  
 Permettez qu'en forme commune  
 La parque m'expédie, & finissez vos pleurs.  
 Point du tout: Les Consolateurs  
 De ce triste devoir tout au long s'acquitterent:

Quand

I.

Quand il plut à Dieu s'en allerent.  
Ce ne fut pas sans boire un coup ,  
C'est à-dire sans prendre un droit de pâturage.  
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.  
La pitance du Cerf en déchet de beaucoup.  
Il ne trouva plus rien à frire.  
D'un mal il tomba dans un pire,  
Et se vid réduit à la fin  
A jeuner & mourir de faim.  
Il en coûte à qui vous reclame,  
Medecins du corps & de l'ame.  
O tems , ô mœurs ? J'ai beau crier ,  
Tout le monde se fait payer.





## VII.

*La Chauve-Souris, le Buiffon, & le  
Canard.*

**L**E Buiffon, le Canard & la Chauve-Souris,  
 Voyant tous trois qu'en leur païs  
 Ils faisoient petite fortune,  
 Vont trafiquer au loin, & font bourse commune.  
 Ils avoient des Comptoirs, des Facteurs, des Agens,  
 Non moins soigneux qu'intelligens,  
 Des Registres exacts de mise & recette.  
 Tout alloit bien, quand leur emplette,  
 En passant par certains endroits

*Tom. V.*

B

Rem-

## 18 FABLES CHOISIES.

Remplis d'écueils ; & fort étroit,  
 Et de Trajet très-difficile,  
 Alla tout embalée au fonds des magasins,  
 Qui du Tartare sont voisins.  
 Nôtre trio poussa maint regret inutile,  
 Ou plutôt il n'en poussa point.  
 Le plus petit Marchand est sçavant sur ce point ;  
 Pour sauver son credit il faut cacher sa perte,  
 Celle que par malheur nos gens avoient soufferte  
 Ne put se reparer : le cas fut decouvert.  
 Les voilà sans credit, sans argent, sans ressource,  
 Prêts à porter le bonnet vert.  
 Aucun ne leur ouvrit sa bourse,  
 Et le fort principal, & les gros intérêts,  
 Et les Sergens, & les procez,  
 Et le creancier à la porte  
 Dés devant la pointe du jour,  
 N'occupoient le Trio qu'à chercher maint detour,  
 Pour contenter cette cohorte.  
 Le Buiffon accrochoit les passans à tous coups ;  
 Messieurs, leur disoit-il, de grace apprenez-nous  
 En quel lieu sont les marchandises  
 Que certains gouffres nous ont prises :  
 Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.  
 L'Oiseau Chauve-Souris n'osoit plus approcher  
 Pendant le jour nulle demeure ;  
 Suivi de Sergens à toute heure  
 En des trous il s'alloit cacher.  
 Je connois maint detteur, qui n'est ni Souris-Chauve,  
 Ni Buiffon, ni Canard, ni dans tel cas tombé,  
 Mais simple grand Seigneur, qui tous les jours se fauve  
 Par un escalier derobé.



## VIII.

*La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.*

**L**A Discorde a toujours régné dans l'Univers ;  
 Nôtre monde en fournit mille exemples divers.  
 Chés nous cette Déesse à plus d'un Tributaire.  
 Commençons par les Elemens ;  
 Vous ferez étonnez de voir qu'à tous momens  
 Ils seront appointez contraire.  
 Outre ces quatre potentats,  
 Combien d'êtres de tous Etats

B 2

Sc

Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,  
Par cent Arrêts rendus en forme solemnelle,  
Vit terminer tous leurs débats.

Le Maître ayant réglé leurs emplois, leurs Repas,  
Et menacé du foïet quiconque auroit querelle,  
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins;  
Cette union si douce, & presque fraternelle  
Edifioit tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,  
Quelque os par preference à quelqu'un d'eux donné,  
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené  
Représenter un tel outrage.

J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas  
Aux passé-droits qu'avoit une chienne en gésine;  
Quoi-qu'il en soit, cet altercas

Mit en combustion la salle & la cuisine;  
Chacun se declara pour son Chat, pour son Chien.  
On fit un Reglement dont les Chats se plainquirent,  
Et tout le quartier étourdirent.

Leur Avocat disoit qu'il falloit bel & bien  
Recourir aux Arrêts. En vain ils les chercherent.  
Dans un coin où d'abord leurs Agens les cacherent  
Les Souris enfin les mangerent.

Autre procès nouveau : le peuple Souriquois  
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil & marquois,  
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,  
Les guetta, les prit, fit main basse.

Le Maître du Logis ne s'en trouva que mieux.  
J'en revins à mon dire. On ne void sous les Cieux  
Nul animal, nul être, aucune Creature  
Qui n'ait son opposé; c'est la loi de Nature.  
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.  
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sçai pas plus.

Ce

LIVRE VII.

21

Ce que je sçais, c'est qu'aux grosses paroles  
On en vient sur un rien plus des trois quarts du tems.  
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans  
Renvoier chez les Barbacoles.





IX.

*Le Loup & le Renard.*

**D'**Où vient que personne en la vie  
 N'est satisfait de son état ?  
 Tel voudroit bien être Soldat,  
 A qui le Soldat porte envie.

✂

Certain Renard voulut, dit-on,  
 Se faire Loup. Hé qui peut dire  
 Que pour le metier de Mouton  
 Jamais aucun Loup ne soupire ?

Ce

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans  
 Un Prince en Fable ait mis la chose,  
 Pendant que sous mes cheveux blancs  
 Je fabrique à force de tems  
 Des Vers moins sensez que sa Prose.

Les traits dans sa Fable semez,  
 Ne font en l'Ouvrage du Poëte  
 Ni tous, ni si bien exprimez.  
 Sa louange en est plus complete.

De la chanter sur la Muzette  
 C'est mon talent; mais je m'attens  
 Que mon Heros dans peu de tems  
 Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand Prophete,  
 Cependant je lis dans les Cieux,  
 Que bien-tôt ses faits glorieux  
 Demanderont plusieurs Homeres;  
 Et ce tems-ci n'en produit gueres.  
 Laissant à part tous ces mysteres,  
 Effaçons de conter la Fable avec succez.

Le Renard dit au Loup, Nôtre cher, pour tous mets  
 J'ai souvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets;  
 C'est une viande qui me lasse.  
 Tu fais meilleure chere avec moins de hazard.  
 J'approche des maisons, tu tiens à l'écart.  
 Apprens-moi ton metier, Camarade, de grace:  
 Rens moi le premier de ma race  
 Qui Fournisse son croc de quelque Mouton gras,  
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.  
 Je le veux, dit le Loup: Il m'est mort un mien frere,

Allons prendre sa peau , tu t'en revêtiras.  
 Il vint , & le Loup dit : Voici comme il faut faire  
 Si tu veux écarter les Mâtins du Troupeau.

Le Renard ayant mis la peau  
 Repetoit les leçons que lui donnoit son maître.  
 D'abord il s'y prit mal , puis un peu mieux , puis bien ,  
 Puis enfin il n'y manqua rien  
 A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être  
 Qu'un Troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y  
 court,

Et répant la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel vêtu des armes d'Achille.

Patrocle mit l'alarme au Camp & dans la Ville.  
 Meres , Brus & Vieillards au Temple couraient tous.  
 L'ost au Peuple bêlant crut voir cinquante Loups.  
 Chien , Berger & Troupeau , tout fuit vers le Village ,  
 Et laisse seulement une Brebis pour gage.

Le larron s'en saisit. A quelque pas de là  
 Il entendit chanter un Coq du voisinage.  
 Le Disciple aussi-tôt droit au Coq s'en alla,

Jettant bas sa robe de classe ,

Oubliant les Brebis , les leçons , le Regent ,

Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?

Pretendre ainsi changer , est une illusion :

L'on reprend sa premiere trace

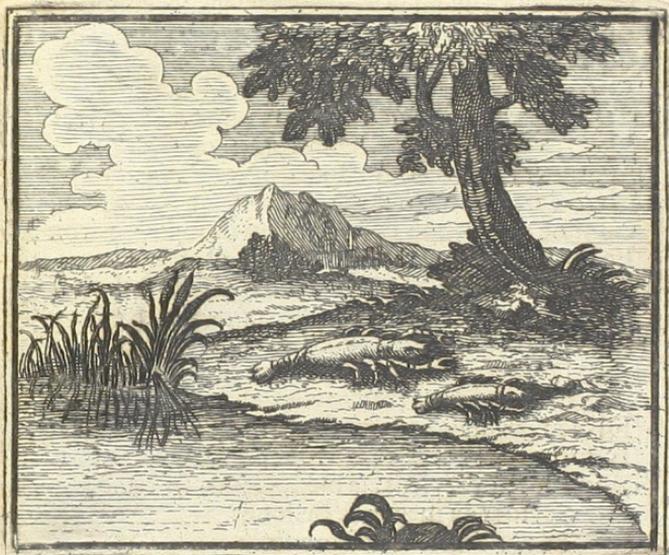
A la premiere occasion.



De vôtre esprit que nul autre n'égale,  
 Prince , ma Muse tient tout entier ce projet.

Vous m'avez donné le sujet ,

Le dialogue & la morale.



X.

*L'Ecreviffe & sa Fille.*

**L** Es Sages quelquefois, ainsi que l'Ecreviffe,  
 Marchent à reculons, tournent le dos au port.  
 C'est l'art des Matelots: C'est aussi l'artifice  
 De ceux qui pour couvrir quelque puissant effort,  
 Envisagent un point directement contraire,  
 Et font vers ce lieu-là courir leur adverfaire.  
 Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.  
 Je pourrois l'appliquer à certain Conquerant  
 Qui tout seul deconcerte une Ligue à cent têtes.  
 Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend

N'est

N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.  
 En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,  
 Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher,  
 Le torrent à la fin devient insurmontable.

Cent Dieux sont impuissans contre un seul Jupiter.

LOUIS & le destin me semblent de concert  
 Entraîner l'Univers. Venons à nôtre Fable.

Mere Ecrevisse un jour à sa Fille disoit :

Comme tu vas, bon Dieu, ne peut tu marcher droit ?

Et comme vous allez vous-même ! dit la Ville,

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?

Veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu ?

Elle avoit raison ; la vertu

De tout exemple domestique

Est universelle, & s'applique

En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots ;

Beaucoup plus de ceux-ci. Quand à tourner le dos

A son but ; j'y reviens, la methode en est bonne,

Sur tout au metier de Bellone :

Mais il faut le faire à propos.





## X I.

*L' Aigle & la Pie.*

**L'** Aigle Reine des airs , avec Margot la Pie ,  
 Differentes d'humeur , de langage , & desprit ,  
 Et d'habit ,

Traverfoient un bout de prairie.

Le hazard les affemble en un coin détourné

L' Agasse eut peur ; mais l' Aigle ayant fort bien dîné ,

La rassure , & lui dit : Allons de compagnie.

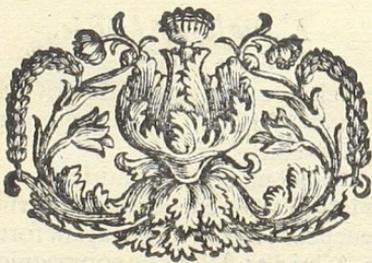
Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuye ,

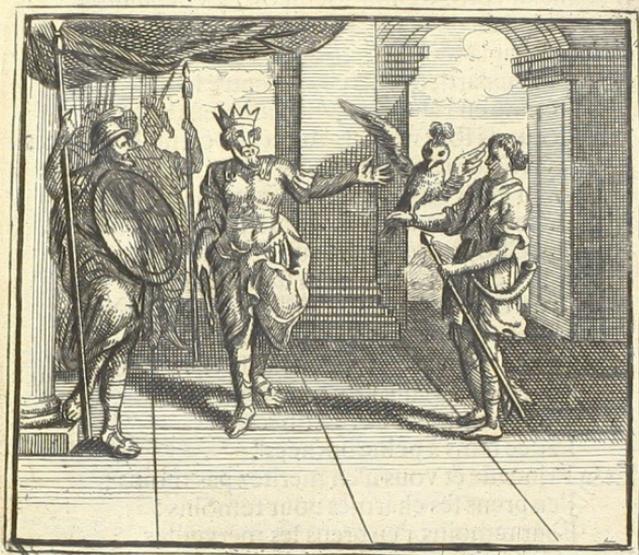
Lui qui Gouverne l' Univers ,

J'en puis bien faire autant , moi qu'on sçait qui le fers.

Entre-

Entretenez-moi donc, & sans ceremonie.  
 Caquer bon bec alors de jaſer au plus drû :  
 Sur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace  
 Difant le bien, le mal à travers champs, n'eût ſçû  
 Ce qu'en fait de babil y ſçavoit nôtre Agaffe.  
 Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,  
 Sautant, allant de place en place,  
 Bon eſpion, Dieu ſçait. Son offre ayant deplu,  
 L'Aigle lui dit tout-en colere ;  
 Ne quittez point vôtre ſejour,  
 Caquet bon bec ma mie : adieu, je n'ai que faire  
 D'une babillarde à ma Cour ;  
 C'eſt un fort mechant caractere.  
 Margot ne demandoit pas mieux.  
 Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux  
 Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.  
 Rediſeurs, Eſpions, gens à l'air gracieux,  
 Au cœur tout different, s'y rendent odieux ;  
 Quoi qu'ainſi que la Pie il faille dans ces lieux  
 Porter habit de deux paroiffes.





## XII.

*Le Milan, le Roi, & le Chasseur.*

*A Son Altesse Serenissime Monseigneur le  
Prince de Conti.*

**C**omme les Dieux sont bons, ils veulent que les  
Rois  
Le soient aussi : c'est l'indulgence  
Qui fait le plus beau de leurs droits,  
Non les douceurs de la vengeance.  
Prince c'est votre avis. On sçait que le courroux  
S'éteint

S'éteint en vôte cœur si-tôt qu'on l'y void naître;

Achille qui du sien ne put se rendre maître

Fut par là moins Héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes

Qui comme en l'âge d'or font cent biens ici bas

Peu de Grands sont nez tels en cet âge ou nous sommes

L'Univers leur sçait gré du mal qu'il ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,

Mille actes genereux vous promettent des Temples.

Apollon Citoyen de ces Augustes lieux

Pretend y celebrer vôte nom sur sa Lire.

Je sçais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux :

Un siecle de sejour doit ici vous suffire.

Hymen veut sejourner tout un siecle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées

Par ce tems à peine bornées !

Et la Princesse & vous n'en meritez pas moins ;

J'en prens ses charmes pour témoins :

Pour temoins j'en prens les merveilles

Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses presens,

De qualitez qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles,

Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ces graces assaisonne.

Le Ciel joignit en sa personne

Ce qui sçait se faire estimer

A ce qui sçait se faire aimer.

Il ne m'appartient pas d'étaler vôte joye.

Je me tais donc, & vais rimer

Ce que fit un Oiseau de proye.

Un Milan de son nid antique possesseur,

Etant pris vif par un Chasseur,

D'en faire au Prince un don cet homme se propose.

La rareté du fait donnoit prix à la chose.

L'Oiseau par le Chasseur humblement présenté,

Si ce conte n'est aprocriphe,  
Va tout droit imprimer sa griffe  
Sur le nez de Sa Majesté.

Quoi sur le nez du Roi; Du Roi même en personne.  
Il n'avoit donc alors ni Sceptre ni Couronne?

Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.  
Le nez Royal fut pris comme un nez de commun.

Dire des Courtisans les clameurs & la peine,  
Seroit se consumer en efforts impuissans.

Le Roi n'éclata point; les cris sont indecens  
A la Majesté Souveraine.

L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement  
Hâter son départ d'un moment.

Son Maître le rappelle, & crie, & se tourmente,  
Lui presente le leurre, & le poing, mais en vain.

On crut que jusqu'au lendemain

Le maudit animal à la serre insolente  
Nicheroit là malgré le bruit,

Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.

Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.

Il quitte enfin le Roi, qui dit, Laissez aller

Ce Milan, & celui qui m'a crû regaler.

Ils se sont acquittez tous doux de leur office,

L'un en Milan, & l'autre en Citoyen des bois,

Pour moi qui sçais comment doivent agir les Rois,

Je les affranchis du supplice.

Et la Cour d'admirer. Les Courtisans ravis

Elevent de tels faits par eux si mal suivis.

Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modèle;

Et le Veneur l'échapa belle,

Coupable seulement, tant lui que l'animal,

D'ignorer le danger d'approcher trop du Maître.

Ils n'avoient appris à connoître

Que les hôtes des bois: étoit ce un si grand mal;

Pilpay fait près du Gange arriver l'Avanture.

La

Là nulle humaine Creature  
 Ne touche aux Animaux pour leur sang épancher,  
 Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.  
 Sçavons nous, disent-ils, si cet Oiseau de proye  
 N'étoit point au siege de Troye;  
 Peut-être y tint-il lieu d'un Prince ou d'un Heros  
 Des plus hupez & des plus hauts.  
 Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.  
 Nous croyons après Pythagore,  
 Qu'avec les Animaux de forme nous changeons,  
 Tantôt Milans, tantôt Pigeons,  
 Tantôt Humains, puis Volatilles  
 Ayant dans les airs leurs familles.  
 Comme l'on conte en deux façons  
 L'accident du Chasseur, voici l'autre maniere.  
 Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit on,  
 A la Chasse un Milan (ce qui n'arrive guere)  
 En voulut au Roi faire un don,  
 Comme de chose singuliere.  
 Cecas n'arrive pas quelquefois en cent ans,  
 C'est le *Non plus ultra* de la Fauconnerie.  
 Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisans,  
 Plein de zele, échanté, s'il le fut de sa vie.  
 Par ce parangon des presens  
 Il croyoit sa fortune faite,  
 Quand l'Animal porte-sonnette,  
 Sauvage encore & tout grossier,  
 Avec ses ongles tout d'acier  
 Prend le nez du Chasseur, hape le pauvre sire:  
 Lui de crier, chacun de rire,  
 Monarque & Courtisans. Qui n'eût ri? Quand à moi  
 Je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.  
 Qu'un Pape rie, en bonne foi  
 Je ne l'ose assûrer; mais je tiendrois un Roi  
 Bien malheureux s'il n'osoit rire

C'est

## LIVRE VII.

33

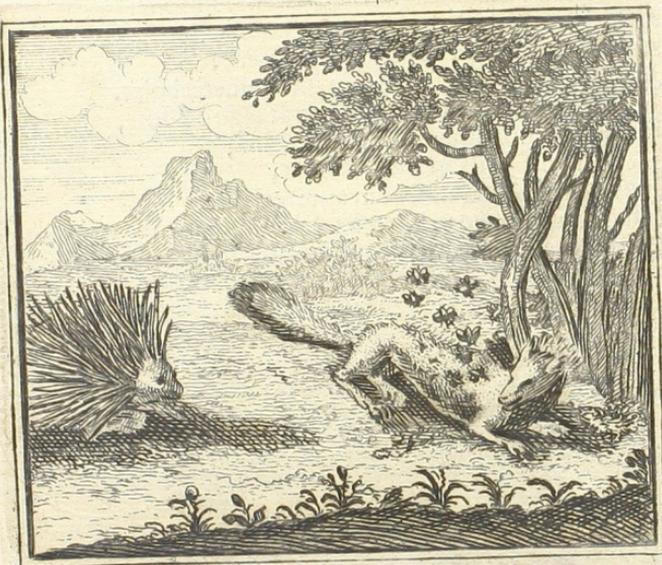
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir fouci  
Jupiter, & le Peuple Immortel rit aussi.  
Il en fit des éclats, à ce que dit l'Histoire,  
Quand Vulcain clopinant lui vint donner à boire.  
Que le Peuple Immortel se montrât sage ou non,  
J'ai changé mon sujet avec juste raison ;  
Car puisqu'il s'agit de Morale,  
Que nous eût du Chasser l'avanture fatale  
Enseigné de nouveau ? l'on a vû de tout tems  
Plus de fots Fauconniers, que de Rois indulgens.



Tom. V.

C

XIII.



## XIII.

*Le Renard, les Mouches, & le Herisson.*

**A**UX traces de son sang, un vieux hôte des bois,  
 Renard fin, subtil, & matois,  
 Blessé par des Chasseurs, & tombé dans la fange,  
 Autrefois attira ce Parasite aîlé  
 Que nous avons Mouche appellé.  
 Il accusoit les Dieux, & trouvoit fort étrange  
 Que le sort à tel point le voulût affliger,  
 Et le fit aux Mouches manger.  
 Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile  
 De tous les Hôtes des Forêts;

Depuis

LIVRE VII.

35

Depuis quand les Renards sont ils un si bon mets ?

Et que me sert ma queuë ; est-ce un poids inutile ?

Va, le Ciel te confonde, animal importun ;

Que ne vis-tu sur le commun ?

Un Herisson du voisinage,

Dans mes Vers nouveau personnage,

Voulut le delivrer de l'importunité

Du Peuple plein d'avidité.

Je les vais de mes dards enfilez par centaines,

Voisin Renard, dit-il, & terminer tes peines.

Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami ne le fais pas :

Laisse les, je te prie, achever leur repas.

Ces animaux sont saouls ; une troupe nouvelle

Viendrait fondre sur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangiers ici-bas :

Ceux-ci sont Courtisans, ceux-là sont Magistrats.

Aristote appliquoit cet Apologue aux Hommes.

Les exemples en sont communs,

Sur tout au pays où nous sommes.

Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importus.





## XIV.

*L'Amour & la Folie.*

**T**out est mystere dans l'Amour,  
 Ses Fleches, son Carquois, son Flambeau, son  
 Enfance.  
 Cen'est pas l'ouvrage d'un jour,  
 Que d'épuiser cette Science  
 Je ne pretends donc point tout expliquer ici.  
 Mon but est seulement de dire à ma maniere  
 Comment l'Aveugle que voici  
 (C'est un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumiere :  
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.

J'en

J'en fais juge un Amant , & ne decide rien.



La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble.  
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble  
Là dessus le Conseil des Dieux.

L'autre n'eut pas la patience.

Elle lui donne un coup si furieux  
Qu'il en perd la clarté des Cieux.

Venus en demande vengeance.

Femme & mere il suffit pour juger de ses cris :  
Les Dieux en furent étourdis ;

Et Jupiter , & Nemesis ,

Et les Juges d'Enfer , enfin toute la bande.

Elle representa l'énormité du cas.

Son fils sans un bâton ne pouvoit faire un pas.

Nulla peine n'étoit pour ce crime assez grande.

Le dommage devoit être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'interêt du Public , celui de la Partie ,

Le Resultat enfin de la suprême Cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.





## X V.

*Le Corbeau, la Gazelle, la Tortuë, & le Rat.*

*A Madame de la Sabliere.*

**J**E vous gardois un Temple dans mes Vers :  
 Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.  
 Deja ma main en fondoit la durée  
 Sur ce bel Art qu'ont les Dieux inventé ,  
 Et sur le nom de la Divinité  
 Que dans ce Temple on auroit adorée ,  
 Sur le portail j'aurois ces mots écrits :  
**PALAIS SACRE' DE LA DEESSE IRIS**

Non

Non celle-là qu'à Junon à ses gages :  
 Car Junon même, & le Maître des Dieux  
 Serviroient l'autre, & seroient glorieux  
 Du seul honneur de porter ses messages.  
 L'Apotheose à la voûte eût paru.  
 Là tout l'Olimpe en pompe eût été vû  
 Plaçant Iris sous un Dais de lumière,  
 Les murs auroient amplement contenu  
 Toute sa vie, agreable matiere ;  
 Mais peu seconde en ces événemens  
 Qui des Etats font les renversemens.  
 Au fonds du Temple eût été son image,  
 Avec ses traits, son souris, ses appas,  
 Son art de plaire & de n'y penser pas,  
 Ses agrements à qui tout rend hommage.  
 J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,  
 Et des Heros, des Demi-Dieux encore,  
 Même des Dieux ; ce que le Monde adore  
 Vient quelquefois parfumer ses Autels.  
 J'eusse en ses yeux fait briller de son ame  
 Tous les tresors, quoi qu'imparfaitement ;  
 Car ce cœur vif & tendre infiniment,  
 Pour ses amis & non point autrement ;  
 Car cet esprit qui né du Firmament  
 A beauté d'hommes avec graces de femme  
 Ne se peut pas comme on veut exprimer.  
 O vous, Iris, qui sçavez tout charmer,  
 Qui sçavez plaire en un degré suprême,  
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,  
 ( Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,  
 Car c'est un mot banni de vôtre Cour ;  
 Laissons-le donc ) agréez que ma Muse  
 Acheve un jour cette ébauche confuse.  
 J'en ai placé l'idée & le projet,  
 Pour plus de grace, au-devant d'un sujet

Où l'amitié donne de telles marques,  
 Et d'un tel prix, que leur simple recit  
 Peut quelque-tems amuser vôtre esprit.  
 Non que ceci se passe entre Monarques :  
 Ce que chez vous nous voyons estimer  
 N'est pas un Roi qui ne sçait point aimer ;  
 C'est un Mortel qui sçait mettre sa vie  
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.  
 Quatre animaux vivans de compagnie  
 Vont aux humains en donner des leçons.



La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortuë,  
 Vivoient ensemble unis ; douce societé !  
 Le choix d'une demeure aux humains inconnuë  
 Assuroit leur félicité.  
 Mais quoi l'homme decouvre enfin toutes retraites.  
 Soyez au milieu des deserts,  
 Au fonds des eaux, au haut des airs,  
 Vous n'éviterez point ses embuches secretes.  
 La Gazelle s'alloit ébatre innocemment ;  
 Quand un chien, maudit instrument  
 Du plaisir barbare des hommes,  
 Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.  
 Elle fuit, & le Rat à l'heure du repas  
 Dit aux amis restans, D'où vient que nous ne sommes  
 Aujourd'hui que trois conviez ;  
 La Gazelle déjà nous a-t elle oublié ?  
 A ces paroles la Tortuë  
 S'écrie, & dit, Ah ! si j'étois  
 Comme un Corbeau d'aïles pourvûë,  
 Tout de ce pas je m'en irois  
 Apprendre au moins quelle contrée,  
 Quel accident tient arrêtée  
 Nôtre compagne au pied léger ;  
 Car à l'égard du cœur il en fait mieux juger.

Le

Le Corbeau part à tire d'aîle,  
 Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle  
 Prise au piege & se tourmentant.  
 Il retourne avertir les autres à l'Instant.  
 Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,  
 Ce malheur est tombé sur elle,  
 Et perdre en vains discours cet utile moment,  
 Comme eût fait un Maître d'Ecole;  
 Il avoit trop de jugement.  
 Le Corbeau donc vole & revole.  
 Sur son rapport les trois amis  
 Tiennent conseil. Deux font d'avis  
 De se transporter sans remise  
 Aux lieux où la Gazelle est prise.  
 L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis.  
 Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle?  
 Après la mort de la Gazelle?  
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir  
 Leur chere & fidele Compagne,  
 Pauvre Chevrette de montagne.  
 La Tortuë y voulut courir.  
 La voilà comme eux en campagne,  
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison,  
 Et la necessité de porter sa maison.  
 Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)  
 Coupe les nœuds du lacs: on peut penser la joye.  
 Le Chasseur vient, & dit: Qui m'a ravi ma proye?  
 Rongemaille à ces mots se retire en un trou,  
 Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle,  
 Et le Chasseur à demi fou  
 De n'en avoir nulle nouvelle,  
 Apperçoit la Tortuë, & retient son courroux.  
 D'où vient, dit-il que je m'effraye?  
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me defraye.  
 Il la mit dans son sac. Elle eut payé pour tous,

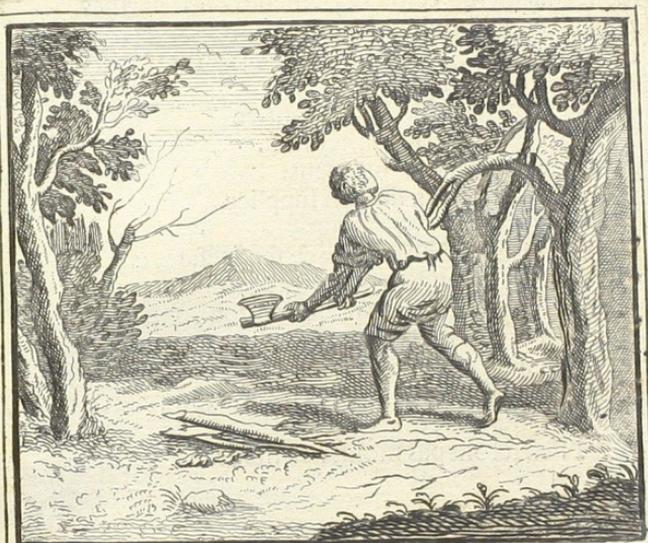
42 FABLES CHOISIES.

Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrete.  
 Celle-ci quittant sa retraite,  
 Contrefait la boiteuse & vient se presenter.  
 L'homme de suivre, & de jeter  
 Tout ce qui lui pesoit ; si bien que Rongemaille  
 Autour des nœuds du sac tant opere & travaille  
 Qu'il delivre encor l'autre sœur  
 Sur qui s'étoit fondé le soupé du Chasseur



Pilpay conte qu'ainfi la chose s'est passée.  
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,  
 J'en ferois pour vous plaire un Ouvrage aussi long  
 Que l'Iliade ou l'Odyssée.  
 Rongemaille feroit le principal Heros,  
 Quoi-qu'à vrai dire ici chacun soit necessaire.  
 Porte maison l'Infante y tient de tels propos  
 Que Monsieur du Corbeau va faire  
 Office d'Espion, & puis de Messager.  
 La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager  
 Le Chasseur à donner du tems à Rongemaille.  
 Ainfi chacun en son endroit  
 S'entremet, agit & travaille.  
 A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.





## XVI.

*La Forest & le Boucheron.*

**U**N Boucheron venoit de rompre ou d'égarer  
 Le bois dont il avoit emmanché sa coignée.  
 Cette perte ne put si tôt reparer  
 Que la Forest n'en fut quelque-tems épargnée.

L'Homme enfin la prie humblement  
 De lui laisser tout doucement  
 Emporter une unique branche  
 Afin de faire un autre manche.

Il iroit employer ailleurs son gagne pain :

Il laisseroit debout maint Chêne & maint Sapin

Dont

44 FABLES CHOISIES.

Dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes,  
 L'innocente Forest lui fournit d'autres armes.  
 Elle en eut du regret. Il emmanche son fer,  
 Le miserable ne s'en sert  
 Qu'à depouïller sa bien-faitrice  
 De ses principaux ornemens.  
 Elle gemit à tous momens.  
 Son propre don fait son supplice.

— 63 —

Voila le train du Monde, & de ses Sectateurs.  
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.  
 Je suis las d'en parler : mais que de doux ombrages  
 Soient exposez à ces outrages,  
 Qui ne se plaindroit là dessus !  
 Helas ? j'ai beau crier, & me rendre incommode ;  
 L'ingratitude & les abus.  
 N'en feront pas moins à la mode.





## XVII.

*Le Renard , le Loup , & le Cheval.*

**U**N Renard jeune encore , quoique des plus ma-  
 drez ,  
 Vid le premier Cheval qu'il eût vû de sa vie.  
 Il dit à certain Loup , franc novice , Accourez :  
 Un Animal paît dans nos prez ,  
 Beau , grand ; j'en ai la vuë encor toute ravie.  
 Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant :  
 Fais moi son Portrait , je te prie.  
 Si j'étois quelque Peintre , ou quelque Etudiant ,  
 Repartit le Renard , j'avancerois la joye

Que

Que vous aurez en le voyant.  
 Mais venez : Que sçait-on ? peut-être est ce une proye  
 Que la Fortune nous envoie  
 Ils vont ; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis ,  
 Assez peu curieux de semblables amis ,  
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle ,  
 Seigneur , dit le Renard , vos humbles serviteurs  
 Apprendroient volontiers comment on vous appelle.  
 Le Cheval qui n'étoit depourvû de cervelle  
 Leur dit Lisez mon nom , vous le pouvez , Messieurs ;  
 Mon Cordonnier l'a mis autour de ma femelle.  
 Le Renard s'excusa sur son peu de sçavoir.  
 Mes parens , reprit-il , ne m'ont point fait instruire.  
 Ils sont pauvres , & n'ont qu'un trou pour tout avoir.  
 Ceux du Loup , gros Messieurs , l'ont fait apprendre à  
 lire.

Le Loup par ce discours flaté  
 S'approcha ; mais sa vanité  
 Lui coûta quatre dents ; le Cheval lui desferre  
 Un coup ; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre ,  
 Mal en point , sanglant & gâté ,  
 Frere , dit le Renard , ceci nous justifie  
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit :  
 Cet animal vous a sur la machoire écrit  
 Que de tout inconnu le Sage se méfie.



## XVIII.

*Le Renard & les Poulets d'Inde.*

**C**ontre les affauts d'un Renard  
 Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.  
 Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,  
 Et vu chacun en sentinelle,  
 S'écria : Quoi ces gens se moqueront de moi !  
 Eux seuls seront exemts de la commune loi !  
 Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit son dire.  
 La Lune alors luisant sembloit contre le Sire  
 Vouloir favoriser la Dindonniere gent.  
 Lui qui n'étoit novice au métier d'assiegeant

Eut

Eut recours à son sac de rufes scelerates :  
 Feignit vouloir gravir , se guida sur les pattes ,  
 Puis contrefit le mort , puis le ressuscité.

Harlequin n'eût executé

Tant de differens personnages.

Il élevoit sa queuë , il la faisoit briller ,

Et cent mille autres badinages ,

Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.

L'ennemi les laissoit en leur tenant la vûë

Sur même objet toûjours tenduë.

Les pauvres gens étant à la longue éblouis ,

Toûjours il en tomboit quelqu'un ; autant de pris ;

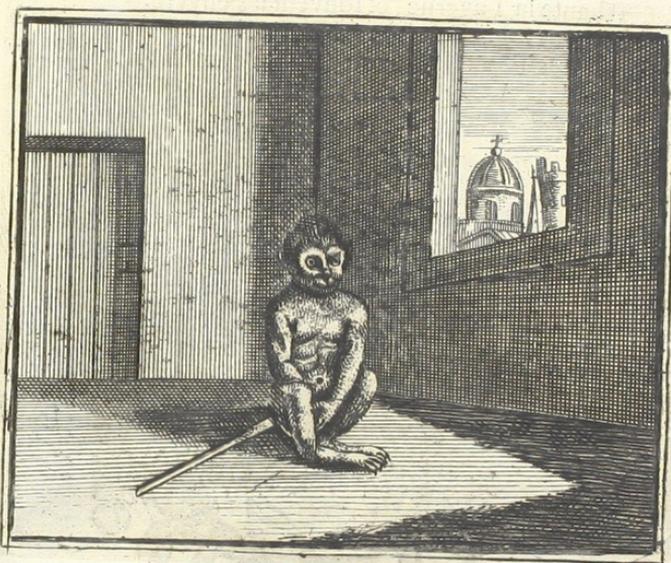
Autant de mis à part : près de moitié succombe.

Le Compagnon les porte en son gardemanger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger

Fait le plus souvent qu'on y tombe.





XIX.

*Le Singe.*

**I** L est un Singe dans Paris  
 A qui l'on avoit donné femme.  
 Singe en effet d'aucuns maris.  
 Il la battoit : La pauvre Dame  
 En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus  
 Leur fils se plaint d'étrange sorte ;  
 Il éclate en cris superflus :  
 Le pere en rit ; sa femme est morte.  
 Il a déjà d'autres amours  
 Que l'on croit qu'il battra toujours.

Tom. V.

D

II

50 FABLES CHOISIES.  
Il hante la Taverne, & souvent il s'enivre.  
N'attendez rien de bon du Peuple imitateur,  
Qu'il soit Singe; ou qu'il fasse un Livre.  
La pire espece c'est l'Auteur.





X X.

*Le Philosophe Scithe.*

UN Philosophe austere, & né dans la Scithie,  
 Se propofant de fuivre une plus douce vie,  
 Voyagea chez les Grecs, & vid en certains lieux  
 Un Sage affez femblable au viellard de Virgile;  
 Homme égalant les Rois, homme approchant des  
 Dieux,

Et comme ces derniers fatisfait & tranquile.  
 Son bonheur confiftoit aux beautez d'un Jardin,  
 Le Scithe l'y trouva, qui la ferpe à la main  
 De fes Arbres à fruit retranchoit l'inutile,

D 2

Ebran-

X.

§2 FABLES CHOISIES.

Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,  
Corrigeant par tout la Nature  
Excessive à payer ses soins avec usure.  
Le Scithe alors lui demanda,  
Pourquoi cette ruine: Etoit-il d'homme sage  
De mutiler ainsi ces pauvres habitans?  
Quittez moi vôtre serpe; instrument de dommage.  
Laissez agir la faux du tems;  
Ils iront assez tôt border le noir rivage.  
J'ôte le superflu, dit l'autre, & l'abatant  
Le reste en profite d'autant.  
Le Scithe retourné dans sa triste demeure.  
Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure;  
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis  
Un universel abatis.  
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,  
Il tronque son Verger contre toute raison,  
Sans observer tems ni saison,  
Lunes ni vieilles ni nouvelles.  
Tout languit & tout meurt. Ce Scithe exprime bien  
Un indiscret Stoïcien.  
Celui-ci retranche de l'Ame  
Desirs & passions, le bon & le mauvais,  
Jusqu'aux plus innocens souhaits.  
Contre de telles gens, quant à moi je reclame.  
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.  
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.



X X I.

*L'Elephant , & le Singe de Jupiter.*

**A**Utrefois l'Elephant & le Rinoceros  
 En dispute du pas & des droits de l'Empire  
 Voulurent terminer la querelle en champ clos.  
 Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire  
 Que le Singe de Jupiter  
 Portant un Caducée, avoit paru dans l'air.  
 Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire.  
 Aussi-tôt l'Elephant de croire.  
 Qu'en qualité d'Ambassadeur  
 Il venoit trouver sa Grandeur.

D 3

Tout

Tout fier de ce fujet de gloire,  
 Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent  
 A lui presenter sa creance.  
 Maître Gille enfin en passant  
 Va faluër son excellence.

L'autre étoit préparé sur la legation;  
 Mais pas un mot : l'attention  
 Qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle  
 N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du Firmament  
 Qu'on soit Mouche ou bien Elefant;  
 Il se vid donc réduit à commencer lui même.  
 Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu  
 Un assez beau combat de son Trône suprême.

Toute sa Cour verra beau jeu.  
 Quel combat; dit le Singe avec un front severe.  
 L'Elefant repartit: Quoi vous ne sçavez pas  
 Que le Rinoceros me dispute le pas;  
 Qu'Elephantide a guerre avecque Rinocere;  
 Vous connoisez ces lieux, ils ont quelque renom.  
 Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,  
 Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guere  
 De semblables fujets dans nos vastes Lambris.

L'Elefant honteux & surpris  
 Lui dit: Et parmi nous que venez-vous donc faire?  
 Partager un brin d'herbe entre quelques Fournis  
 Nous avons soin de tout: Et quand à vôtre affaire,  
 On n'en dit rien encore dans le conseil des Dieux.  
 Les petits & les grands sont égaux à leurs yeux.



## XXII.

*Un Fou & un Sage.*

**C**ertain Fou poursuivoit à coups de pierre un Sage  
 Le Sage se retourne, & lui dit : Mon ami,  
 C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :  
 Tu fatigues assez pour gagner davantage.  
 Toute peine, dit-on, est digne de loier.  
 Voici cet homme qui passe ; il a dequoi païer :  
 Adresse lui tes dons, ils auront leur salaire.  
 Amorcé par le gain nôtre Fou s'en va faire  
 Même insulte à l'autre Bourgeois.  
 On ne le paia pas en argent cette fois.

D 4

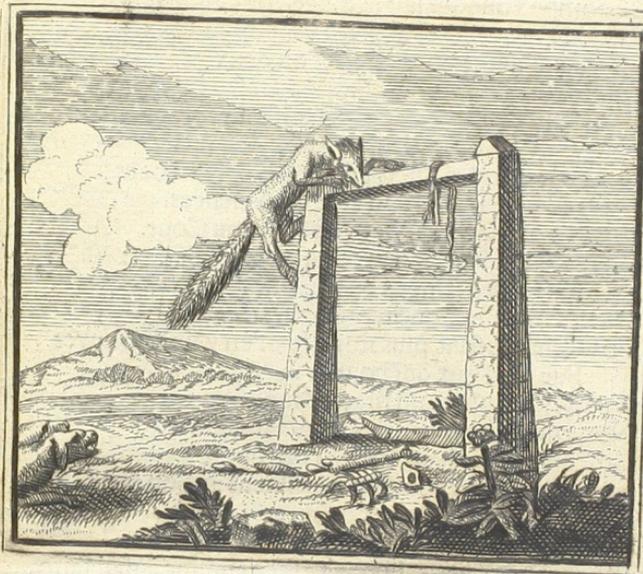
Maint

Maint Estasier accourt: on vous happe nôtre homme,  
On vous l'échine, on vous l'assomme.



Auprès des Rois il est de pareils Fous  
A vos depens ils font rire le Maître.  
Pour reprimer leur babil, irez-vous  
Les maltraiter ? vous n'êtes pas peut-être  
Assez puissant, Il faut les engager  
A s'adresser à qui peut se vanger.





## XXIII.

*Le Renard Anglois.**A Madame Hervay.*

**L**E bon cœur est chez vous compagnon du bon sens  
 Avec cent qualitez trop longues à deduire,  
 Une noblesse d'ame, un talent pour conduire  
 Et les affaires & les gens.  
 Une humeur franche & libre, & le don d'être amie  
 Malgré Jupiter même, & les tems orageux.  
 Tout cela meritoit un éloge pompeux ;  
 Il en eût été moins selon votre genie ;

La

La pompe vous deplaît, l'éloge vous ennuye :  
 J'ai donc fait celui-ci court & simple. Je veux  
 Y coudre encore un mot ou deux  
 En faveur de vôtre Patrie :

Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondement,  
 Leur esprit en cela suit leur temperament.  
 Creusant dans les sujets, & forts d'expériences,  
 Ils étendent par tout l'empire des Sciences.  
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma Cour.

Vos gens à penetrer l'emportent sur les autres :  
 Même les Chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos Renards sont plus fins. Je m'en vais le prouver  
 Par un d'eux qui pour se sauver  
 Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué ; des mieux imaginez.

Le scelerat réduit en un peril extrême,  
 Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,  
 Passa près d'un patubulaire.

Là des animaux ravissans,  
 Blereaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,  
 Pour l'exemple pendus instruisoient les passans.  
 Leur confrere aux abois entre ces morts s'arrange.  
 Je crois voir Annibal qui pressé des Romains  
 Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,  
 Et sçait en vieux Renard s'échaper de leurs mains.

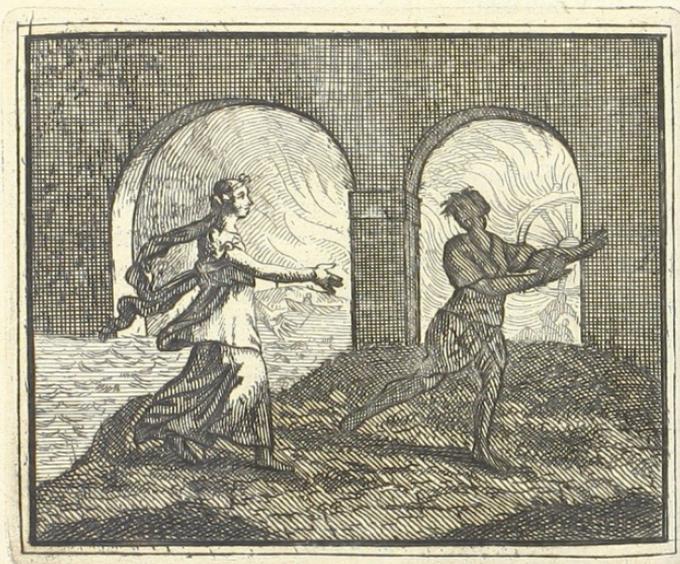
Les Clefs de Meute parvenues  
 A l'endroit où pour mort le traître se pendit,  
 Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,  
 Bien que de leurs abois ils perçassent les nuës.  
 Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.  
 Quelque Terrier, dit-il a sauvé mon galant.  
 Mes Chiens n'appellent point au dela des colonnes.

Où sont tant d'honnêtes personnes.  
 Il y viendra, le drole. Il y vint, à son dam ;

Voilà

Voilà maint Bassët clabaudant ;  
 Voilà nôtre Renard au charnier se guindant  
 Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même  
 Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;  
 Mais le pauvret ce coup y laissa ses houzeaux ;  
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.  
 Le Chasseur pour trouver sa propre sûreté,  
 N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;  
 Non point par peu d'esprit : est il quelqu'un qui nie  
 Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?  
 Mais le peu d'amour pour la vie  
 Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous , non pour dire  
 D'autres trais sur vôtre sujet ;  
 Trop abondant pour ma Lire :  
 Peu de nos chants , peu de nos Vers  
 Par un encens flateur amusent l'Univers ,  
 Et se font écouter des Nations étrangères :  
 Vôtre Prince vous dit un jour ,  
 Qu'il aimoit mieux un trait d'amour  
 Que quatre pages de loüanges.  
 Agréez seulement le don que je vous fais  
 Des derniers efforts de ma Muse ?  
 C'est peu de chose elle est confuse  
 De ces Ouvrages imparfaits.  
 Cependant ne pourriez vous faire  
 Que le même hommage pût plaire .  
 A celle qui remplit vos climats d'habitans  
 Tirez de l'Isle de Cythere ?  
 Vous voïés par là que j'entens  
 Mazarin des Amours Déesse tutelaire.



## XXIV.

*Daphnis & Alcimadure.*

Imitation de Theocrite.

*A Madame de la Mesangere.*

**A** Imable fille d'une mere  
 A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,  
 Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,  
 Et quelques-uns encor que vous garde l'amour.  
 Je ne puis qu'en cette Preface.  
 Je ne partage entre elle & vous

U<sup>13</sup>

Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,  
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.

Je vous dirai donc . . . Mais tout dire ;

Ce seroit trop ; il faut choisir ,

Menageant ma voix & ma Lire ,

Qui bien-tôt vont manquer de force & de loisir.

Je louerai seulement un cœur plein de tendresse ,

Ces nobles sentimens , ces graces , cet esprit ;

Vous n'auriez en cela ni Maître ni Maîtresse ,

Sans celle dont sur vous l'éloge rejallit.

Gardez d'environner ces roses

De trop d'épines , si jamais

L'Amour vous dit les mêmes choses ,

Il les dit mieux que je ne fais.

Aussi sçait-il punir ceux qui ferment l'oreille

A ses conseils : Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille

Meprisoit de ce Dieux le souverain pouvoir ;

On l'appelloit Alcimadure ,

Fier & farouche objet , toûjours courant aux bois ,

Toûjours fautant aux prez , dansant sur la verdure ,

Et ne connoissant autres loix

Que son caprice ; au reste égalant les plus belles ,

Et surpassant les plus cruelles ;

N'ayant trait qui ne plût , pas même en ses rigueurs ;

Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?

Le jeune & beau Daphnis , Berger de noble race ,

L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace ,

Ni le moindre regard , le moindre mot enfin ,

Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.

Las de continuer une poursuite vaine ,

Il ne songea plus qu'à courir ;

Le desespoir le fit courir

A la porte de l'Inhumaine.

Helas

Helas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;  
On ne daigna lui faire ouvrir

Cette maison fatale, ou parmi ses Compagnes  
L'Ingrate, pour le jour de sa nativité,  
Joignoit aux fleurs de sa beauté

Les tresors des jardins & des vertes campagnes :  
J'esperois, cria-t-il, expirer à vos yeux,  
Mais je vous suis trop odieux,

Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste  
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.

Mon pere après ma mort, & je l'en ai chargé,  
Doit mettre à vos pieds l'heritage  
Que vòtre cœur a negligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,  
Tous mes troupeaux, avec mon chien,  
Et que du reste de mon bien  
Mes Compagnons fondent un Temple,  
Où vòtre image se contemple,

Renouvellans de fleurs l'Autel à tout moment :  
J'aurai près de ce Temple un simple monument ;  
On gravera sur la bordure :

*Daphnis mourut d'amour ; Passant arrête-toi :  
Pleure, & di : Celui-ci succomba sous la loi  
De la cruelle Alcimadure.*

A ces mots par la Parque il se sentit atteint ;  
Il auroit poursuivi, la douleur le prevint :  
Son Ingrate sortit triomphante & parée.

On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,  
Pour donner quelques pleurs au fort de son Amant.

Elle insulta toujours au fils de Cytherée,  
Menant dès ce soir même, au mépris de ses Loix,  
Ses Compagnes danser autour de sa Statue ;

Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids ;  
Une voix sortit de la nuë ;

Echo redit ces mots dans les airs épanchus ;

*Que*

*Que tout aime à present l'Insensible n'est plus.*  
 Cependant de Daphnis l'Ombre au Styx descenduë  
 Fremit, & s'étonna la voyant accourir.  
 Tout l'Erebe entendit cette Belle homicide  
 S'excufer au Berger qui ne daigna l'ouir,  
 Non plus qu'Ajax Ulyffe, & Didon son perfide.





XXV.

*Philemon & Baucis.*

Sujet tiré des Metamorphoses d'Ovide.

*A Monseigneur le Duc de Vendôme.*

**N**I l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux ;  
 Ces deux Divinitez n'accordent à nos vœux  
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile,  
 Des soucis devorans c'est l'éternel azile,  
 Veritables Vautours que le fils de Japet  
 Représente enchaîné sur son triste sommet.

L'hum-

L'humble toict est exempt d'un tribut si funeste ;  
 Le Sage y vit en paix , & meprise le reste.  
 Content de ces douceurs , errant parmi les bois ,  
 Il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;  
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne ,  
 Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.  
 Approche-t-il du but , quitte-t-il ce séjour ,  
 Rien ne trouble sa fin , c'est le soir d'un beau jour.  
 Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple ,  
 Tous deux virent changer leur Cabane en un Temple.  
 Hymenée & l'Amour par des desirs constans  
 Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux Printems :  
 Ni le tems , ni l'hymen n'éteignirent leur flâme ;  
 Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.  
 Ils scûrent cultiver , sans se voir assiltez ,  
 Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Etez.  
 Eux seuls ils composoient toute leur République ,  
 Heureux de ne devoir à pas un domestique  
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.  
 Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;  
 L'amitié modera leurs feux sans les detruire ,  
 Et par des traits d'amour scût encor se produire.  
 Ils habitoient un bourg , plein de gens dont le cœur  
 Joignoit aux duretez un sentiment moqueur.  
 Jupiter resolut d'abolir cette engeance ;  
 Il part avec son fils le Dieu de l'Eloquence ;  
 Tous deux en pelerins vont visiter ces lieux :  
 Mille logis y sont un seul ne s'ouvre aux Dieux.  
 Prêts enfin à quitter un séjour si prophane ,  
 Ils virent à l'écart une étroite cabane ,  
 Demeure hospitaliere , humble & chaste maison.  
 Mercure frappe , on ouvre ; aussi tôt Philemon  
 Vient au devant des Dieux , & leur tient ce langage :  
 Vous me semblez tous deux fatiguez du voyage ;  
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons :

Tom. V.

E

L'aide

L'aide des Dieux a fait que nous le conservons :  
 Usez-en ; saluez ces Penates d'argile :  
 Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile ,  
 Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;  
 Depuis qu'on l'a fait d'or il est sourd à nos voix .  
 Baucis , ne tardez point , faites tiedir cœtte onde ;  
 Encor que le pouvoir au desir ne réponde ,  
 Nos Hôtes agréront les soins qui leur son dûs .  
 Quelques restes de feu sous la cendre épandus  
 D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent ;  
 Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent .  
 L'on tiède , on lava les pieds des Voyageurs :  
 Philemon les pria d'excufer ces longeurs :  
 Et pour tromper l'ennui d'une attente importune  
 Il entretint les Dieux , non point sur la fortune ,  
 Sur les jeux , sur la pompe & la grandeur des Rois ,  
 Mais sur ce que les champs , les vergers & les bois  
 Ont de plus innocent , de plus doux , de plus rare .  
 Cependant par Baucis le festin se prepare ,  
 La table où l'on servit le champêtre repas .  
 Fut d'ais non façonnez à l'aide du compas ;  
 Encore assure-t-on , si l'histoire en est crüe ,  
 Qu'en un de ses supports le tems l'avoit rompuë .  
 Baucis en égala les appuis chancelans  
 Du debris d'un vieux vase , autre injure des ans .  
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :  
 Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles .  
 Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets  
 D'un peu de lait , de fruits , & des dons de Cérés .  
 Les divins Voyageurs alterez de leur course ,  
 Méloient au vin grossier le cristal d'une source .  
 Plus le vase verfoit , moins il s'alloit vuidant .  
 Philemon reconnut ce miracle évident ;  
 Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent ;  
 A ce signe d'abord leurs yeux se defillèrent ,

Jupiter

Jupiter leur parut avec ces noris sourcis  
 Qui font trembler les Cieux sur leurs Poles affis.  
 Grand Dieu , dit Philemon , excusez nôtre faute ;  
 Quels humains auroient crû recevoir un tel Hôte ?  
 Ces mets , nous l'avoüons , sont peu delicieux ;  
 Mais quand nous serions Rois , que donner à des  
 Dieux ?

C'est le cœur qui fait ; que la terre & que l'onde  
 Aprésent un repas pour les Maitres du monde ,  
 Ils lui prefereront les seuls presens du cœur.  
 Baucis fort à ces mots pour reparer l'erreur ;  
 Dans le verger couroit une perdrix privée ,  
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée :  
 Elle en veut faire un mets , & la poursuit en vain ;  
 La volatille échape à sa tremblante main ;  
 Entre les pieds des Dieux elle cherche un asile :  
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;  
 Jupiter intercede. Et déjà les valons  
 Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des  
 monts.

Les Dieux sortent enfin , & font sortir leurs Hôtes.  
 De ce Bourg , dit Jupin , je veux punir les fautes ;  
 Suivez-nous : Toi , Mercure , appelle les vapeurs.  
 O gens durs , vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.  
 Il dit : Et les Autans troublent déjà la plaine.  
 Nos deux Epoux suivoient , ne marchans qu'avec  
 peine.

Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.  
 Moitié secours des Dieux, moitié peur se hâtans,  
 Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.  
 A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.  
 Des ministres du Dieu les escadrons flottans  
 Entraînerent sans choix animaux, habitans,  
 Arbres, maisons, vergers toute cette demeure ;  
 Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.

Les vieillards deploroient ces severes destins.  
 Les animaux perir ! car encore les humains,  
 Tous avoient du tomber sous les celestes armes;  
 Baucis en repandit en secret quelques larmes.  
 Cependant l'humble Toiët devient Temple, & ses  
 murs

Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.  
 De pilastres massifs les cloisons revêtus,  
 En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nuës,  
 Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris;  
 Tous ces événemens sont peints sur le lambris.  
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,  
 Ceux-ci furent tracez d'une main immortelle.  
 Nos deux Epoux surpris, étonnez, confondus;  
 Se crurent par miracle en l'Olimpe rendus.  
 Vous comblez, dirent ils, vos moindres creatures;  
 Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures  
 Pour presider ici sur les honneurs divins,  
 Et Prêtres vous offrir les vœux des Pelerins?  
 Jupiter exauça leur priere innocente;  
 Helas ! dit Philemon, si vôtre main puissante  
 Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,  
 Ensemble nous mourrions en servant vos Autels;  
 Cloton seroit d'un coup ce double sacrifice,  
 D'autres mains nous rendroient un vain & triste of-  
 fice:

Je ne pleurerois point celle ci, ni ses yeux  
 Ne troubleroient non plus de leur larmes ces lieux.  
 Jupiter à ce vœu fut encor favorable:  
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?  
 Un jour qu'affis tous deux dans le sacré parvis,  
 Ils contoient cette histoire aux Pelerins ravis,  
 La troupe à l'entour d'eux debout prétoit l'oreille.  
 Philemon leur disoit: Ce lieu plein de merveille.  
 N'a pas touÿjours servi de Temple aux Immortels.

Un Bourg étoit autour ennemi des Autels,  
 Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;  
 Du celeste courroux tous furent les hosties;  
 Il ne resta que nous d'un si triste debris:  
 Vous en vertez tantôt la suite en nos lambris.  
 Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales  
 Philemon regardoit Baucis par intervalles;  
 Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;  
 Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.  
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée;  
 L'un & l'autre se dit adieu de la pensée;  
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.  
 D'étonnement la Troupe, ainsi qu'eux perd la voix;  
 Même instant, même fort à leur fin les entraîne;  
 Baucis devient Tilleul, Philemon devient Chêne;  
 On les va voir encore, afin de meriter  
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.  
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.  
 Pour peu que des Epoux sejourment sous leur ombre,  
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.  
 Ah si! . . . mais autre-part j'ai porté mes presens.  
 Celebrons seulement cette Metamorphose.  
 De fideles temoins m'ayant conté la chose,  
 Clione conseilla de l'étendre en ces Vers  
 Qui pourront quelque jour l'apprendre a l'Univers.  
 Quelque jour on verra chez les Races futures,  
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces Avantures.  
 Vandôme, consentez au los que j'en attens;  
 Faites moi triompher de l'Envie & du Temps.  
 Enchaînez ces demons, que sur nous ils n'attendent,  
 Ennemis des Heros & de ceux qui les chantent.  
 Je voudrois pouvoir dire en un stile assez haut  
 Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul defaut.  
 Toutes les celebrer seroit œuvre infinie:  
 L'entreprise demande un plus vaste genie;

Car quel merite enfin ne vous fait estimer ?  
 Sans parler de celui qui force à vous aimer ;  
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux Ouvrages,  
 Vous y joignez un goût plus feur que nos suffrages ;  
 Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des presens  
 Que nous font à regret le travail & les ans.  
 Peu de gens élevez, peu d'autres encor même  
 Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.  
 Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous ;  
 Je l'ose dans ces Vers soutenir devant tous :  
 Clio sur son giron, à l'exemple d'Homere,  
 Vient de les retoucher attentive à vous plaire :  
 On dit qu'elle & ses Sœurs, par l'ordre d'Appollon,  
 Transportent dans Anet tout le sacré Vallon ;  
 Je le crois. Puissions nous chanter sous les ombrages  
 Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !  
 Pussent-ils tout d'un coup élever leurs fourcis !  
 Comme on vid autrefois Philemon & Baucis.





## XXVI.

*La Matrone d'Ephese.*

**S'**il est un conte usé, commun, & rebatu,  
C'est celui qu'en ces Vers j'accommodé à ma  
guise.

Et pourquoi donc le chois-tu !

Qui t'engage à cette entreprise ?

N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?

Quelle grace aura ta Matrone

Au prix de celle de Petrone ;

Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?

Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,

E 4

Voions

Voïons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois.  
 Une Dame en sagesse & vertus sans égale,  
 Et selon la commune voix  
 Aïant sçû raffiner sur l'amour conjugale.  
 Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :  
 On l'alloit voir par rareté ;  
 C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !  
 Chaque Mere à sa Bru l'alleguoit pour patron ;  
 Chaque Epoux la prônoit à sa Femme chérie ;  
 D'elle descendent ceux de la Prudoterie,  
 Antique & celebre maison.  
 Son Mari l'aimoit d'amour folle.  
 Il mourut. De dire comment,  
 Ce seroit un detail frivole,  
 Il mourut, & son testament  
 N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,  
 Si les biens reparoient la perte d'un Mari  
 Amoureux autant que cheri.  
 Mainte Veuve pourtant fait la dechevelée,  
 Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,  
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.  
 Celle ci par ses cris mettoit tout en allarme ;  
 Celle-ci faisoit un vacarme,  
 Un bruit, & des regrets à percut tous les cœurs ;  
 Bien qu'ont sçache qu'en ces malheurs,  
 De quelque desespoir qu'une ame soit atteinte,  
 La douleur est touÿours moins forte que la plainte,  
 Touÿours un peu de faste entre parmi les pleurs.  
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,  
 Que tout a sa mesure, & que de tels regrets  
 Pourroient pecher par leur excès :  
 Chacun rendit par là la douleur rengregée.  
 Enfin ne voulant plus jouir de la clarté

Que

Que son Epoux avoit perduë,  
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté  
 D'accompagner cette ombre aux enfers descenduë,  
 Et voiez ce que peut l'excessive amitié;  
 (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)  
 Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,  
 Prête à mourir de compagnie.  
 Prête, je m'entends bien; c'est à-dire en un mot,  
 N'ayant examiné qu'à demi ce complot,  
 Et jusques à l'effet courageuse & hardie.  
 L'Esclave avec la Dame avoit été nourric.  
 Toutes deux s'entraimoient, & cette passion  
 Etoit cruë avec l'âge au cœur des deux femelles:  
 Le Monde entier à peine eut fourni deux modeles  
 D'une telle inclination.

Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,  
 Elle laissa passer les premiers mouvemens,  
 Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame  
 Dans l'ordinaire train des communs sentimens.  
 Aux consolations la Veuve inaccessible,  
 S'appliquoit seulement à tout moien possible  
 De suivre le Defunt aux noirs & tristes lieux:  
 Le fer auroit été le plus court & le micux,  
 Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux  
 Du tresor qu'en fermoit la biere,  
 Froide depouille, & pourtant chere.  
 C'étoit-là le seul aliment  
 Qu'elle prit en ce monument.  
 La faim donc fut celle des portes  
 Qu'entre d'autres de tant de sortes,  
 Nôtre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.  
 Un jour se passë, & deux sans autre nourriture  
 Que ses profonds soupirs, que ses frequens helas,  
 Qu'un inutile & long murmure

Contre

Contre les Dieux , le sort , & toute la nature.  
 Enfin sa douleur n'obmit rien ,  
 Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa residence  
 Non loin de ce tombeau , mais bien differemment ,  
 Car il n'avoit pour monument  
 Que le dessous d'une potence.  
 Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.  
 Un Soldat bien recompensé  
 Le gardoit avec vigilance.  
 Il étoit dit par Ordonnance  
 Que si d'autres voleurs , un parent , un ami  
 L'enlevoient , le Soldat nonchalant , endormi  
 Rempliroit aussi-tôt sa place ,  
 C'étoit trop de severité ;  
 Mais la publique utilité  
 Defendoit que l'on fît au Garde aucune grace.  
 Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau  
 Briller quelque charté , spectacle assez nouveau.  
 Curieux il y court , entend de loin la Dame  
 Remplissant l'air de ses clameurs.  
 Il entre , est étonné , demande à cette femme ,  
 Pourquoi ces cris , pourquoi ces pleurs ,  
 Pourquoi cette triste musique ,  
 Pourquoi cette maison noire & melancolique ?  
 Occupée à ses pleurs , à peine elle entendit  
 Toutes ces demandes frivoles :  
 Le mort pour elle y répondit ;  
 Cet objet sans autres paroles  
 Disoit assez par quel malheur  
 La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.  
 Nous avons fait ferment , ajoûta la Suivante ,  
 De nous laisser mourir de faim & de douleur.  
 Encor que le Soldat fût mauvais Orateur ,

Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.

La Dame cette fois eut de l'attention ;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie.

Le tems avoit agi. Si la foi du serment,

Poursuivit le Soldat, vous defend l'aliment,

Voies-moi manger seulement,

Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperament

Ne deplut pas aux deux fainelles,

Conclusion qu'il obtint d'elles

Une permission d'apporter son soupé ;

Ce qu'il fit : & l'Esclave eut le cœur fort tenté

De renoncer dès-lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle, un pensér m'est venu :

Qu'importe à vôtre Epoux que vous cessiez de vivre ?

Croiez-vous que lui-même il fut homme à vous suivre

Si par vôtre trepas vous l'aviez prevenu ?

Non, Madame, il voudroit achever sa carriere.

La nôtre fera longue encor si nous voulons.

Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere ?

Nous aurons tout loisir d'abiter ces maisons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? attendons ;

Quant à moy je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?

Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt en voiant les tresors

Dont le Ciel prit plaisir d'orner vôtre visage,

Je disois, hélas ! c'est dommage,

Nous mêmes nous allons enterrer tout cela.

A ce discours flateur la Dame s'éveilla.

Le Dieu qui fait aimer prit son tems ; il tira

Dieu traits de son carquois : de l'un il entama

Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :

Jeune & belle elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,

Et

Et des gens de goût délicat  
 Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme  
 Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,  
 Sorte d'amours aiant ses charmes,  
 Tout y fit : Une belle alors qu'elle est en larmes  
 En est plus belle de moitié.  
 Voilà donc nôtre Veuve écoutant la louange,  
 Poison qui de l'amour est le premier degré,  
 La voilà qui trouve à son gré  
 Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange,  
 Il fait tant que de plaire, & se rend en effet  
 Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.  
 Il fait tant enfin qu'elle change ;  
 Et toujours par degrez, comme l'on peut penser :  
 De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;  
 Je ne le trouve pas étrange :  
 Elle écoute un Amant, elle en fait un Mari ;  
 Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.  
 Pendant cet hymenée un voleur se hazarde  
 D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.  
 Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;  
 Mais en vain, la chose étoit faite.  
 Il revient au tombeau conter son embarras,  
 Ne sçachant où trouver retraite.  
 L'Esclave alors lui dit le voiant éperdu ;  
 L'on vous a pris vôtre pendu ?  
 Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?  
 Si Madame y consent j'y remedirai bien.  
 Mettons nôtre mort en la place,  
 Les passans n'y connoîtront rien.  
 La Dame y consentit. O volages femelles !  
 La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,  
 Il en est qui ne le sont pas.  
 S'il en étoit d'assez fideles,  
 Elle auroient assez d'apas.

Prudes

Prudes vous devez desfer de vos forces.  
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention

Est de resister aux amorces,  
La nôtre est bonne aussi : mais l'execution  
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.

Et n'en deplaise au bon Petrone,  
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,  
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.  
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vid faire,  
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé ;

Car de mettre au patibulaire  
Le corps d'un mari tant aimé,  
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.  
Cela lui savoit l'autre ; & tout considéré,  
Mieux vaut Goujat debout , qu'Empereur enterré.





XXVII.  
BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

**U**N jour Satan, Monarque des Enfers,  
Faisoit passer ses Sujets en revûë.  
Là confondus tous les états divers,  
Princes & Rois, & la tourbe menuë,  
Jettoient maint pleur, pouffoient maint & maint cri,  
Tant que Satan en étoit étourdi.  
Il demandoit en passant à chaque ame;  
Qui t'a jettée en l'éternelle flame?

L'une

L'une disoit, Helas ! c'est mon Mari ;  
L'autre aussi-tôt répondoit, c'est ma Femme.  
Tant & tant fut ce discours repeté,  
Qu'enfin Satan dit en plein Confitoire ;  
Si ces gens-ci disent la verité,  
Il est aisé d'augmenter nôtre gloire.  
Nous n'avons donc qu'à le verifier.  
Pour cet effet il nous faut envoyer  
Quelque Demon plein d'art & de prudence ;  
Qui non content d'observer avec soin  
Tous les Hymens dont il sera témoin,  
Y joigne aussi sa propre experience.  
Le Prince ayant proposé la Sentence,  
Le noir Senat suivit tout d'une voix.  
De Belphegor aussi tôt on fit choix.  
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,  
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,  
Capable enfin de penetrer dans tout,  
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.  
Pour subvenir aux fraix de l'entreprise,  
On lui donna mainte & mainte remise,  
Toutes à vûe, & qu'en lieux differens  
Il pût toucher par des correspondans.  
Quand au surplus, les fortunes humaines,  
Les biens, les maux, les plaisirs & les peines,  
Bref ce qui suit nôtre condition,  
Fut une annexe à sa legation.  
Il se pouvoit tirer d'affliction,  
Par ses bons tours & par son industrie,  
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,  
Qu'il n'eût ici consumé certain tems :  
Sa mission devoit durer dix ans.  
Le voilà donc qui traverse & qui passe  
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace  
Entre ce monde & l'éternelle nuit ;

Il n'en mit guere, un moment y conduit.  
 Nôtre Demon s'établit à Florence,  
 Ville pour lors de luxe & de depense.  
 Même il la crut propre pour le trafic.  
 Là sous le nom du Seigneur Roderic,  
 Il se logea, meubla, comme un riche homme;  
 Grosse maison, grand train, nombre de gens,  
 Anticipant tous les jours sur la somme  
 Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.  
 On s'étonnoit d'une telle bombance.  
 Il tenoit table, avoit de tous côtez  
 Gens à ses frais, soit pour ses voluptez,  
 Soit pour le faste & la magnificence.  
 L'un des plaisirs où plus il depensa  
 Fut la louange: Apollon l'encensa;  
 Car il est maître en l'art de flaterie.  
 Diable n'eût onc tant d'honneurs en sa vie.  
 Son cœur devint le but de tous les traits  
 Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle  
 Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits  
 Pour le gagner, tant sauvage fût-elle:  
 Car de trouver une feule rebelle,  
 Ce n'est la mode à gens de qui la main  
 Par les presens s'aplanit tout chemin.  
 C'est un ressort en tous desseins utile.  
 Je l'ai ja dit, & le redis encor;  
 Je ne connois d'autre premier mobile  
 Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.  
 Nôtre Envoyé cependant tenoit compte  
 De chaque Hymen, en journaux differens;  
 L'un des Epoux satisfaits & contens,  
 Si peu rempli que le Diable en eut honte.  
 L'autre journal incontinent fut plein.  
 A Belphegor il ne restoit enfin  
 Que d'éprouver la chose par lui-même.

Certaine

Certaine fille à Florence étoit lors ;  
 Belle , & bien faite , & peu d'autres trefors ;  
 Noble d'ailleurs , mais d'un orgueil extrême ;  
 Et d'autant plus que de quelque vertu  
 Un tel orgueil paroiffoit revetu.  
 Pour Roderic on en fit la demande.  
 Le pere dit que Madame Honnefta,  
 C'étoit fon nom , avoit eu jufques-là  
 Force Partis ; mais que parmi la bande  
 Il pourroit bien Roderic preferer ,  
 Et demandoit tems pour deliberer.  
 On en convient. Le pourfuiwant s'applique  
 A gagner celle où fes vœux s'adreffoient.  
 Fêtes & bals , fenerades , musique,  
 Cadeaux , feftins , bien fort apertiffoient,  
 Alteroient fort le fonds de l'Ambaffade.  
 Il n'y plaint rien , en ufe en grand Seigneur ;  
 S'épuiffe en dons. L'autre fe perfuade  
 Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.  
 Conclusion qu'après forces prieres ,  
 Et des façons de toutes les manieres ,  
 Il eut un oui de Madame Honnefta.  
 Auparavant le Notaire y passa :  
 Dont Belphegor fe mocquant en fon ame ;  
 He quoi , dit-il , on acquiert une Femme  
 Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.  
 Il eut raifon : ôtez d'entre les hommes  
 La fimple foi , le meilleur eft ôté.  
 Nous nous jëttons , pauvres gens que nous fommes ,  
 Dans les procès en prenant le revers.  
 Les fi , les cas , les Contracts font la porte  
 Par où la noife entra dans l'Univers :  
 N'esperons pas que jamais elle en forte.  
 Solemnitez & loix n'empêchent pas  
 Qu'avec l'Aymen Amour n'air des débats.

C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille,  
 Le cœur fait tout, le reste est inutile.  
 Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.  
 Chez les Amis tout s'excuse, tout passe;  
 Chez les Amans tout plaît, tout est parfait;  
 Chez les Epoux tout ennuie & tous lasse.  
 Le devoir nuit, chacun est ainsi fait:  
 Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises  
 D'heureux menage? après meur examen,  
 J'appelle un bon, voir un parfait Hymen,  
 Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.  
 Dès que chez lui le Diable eut amené  
 Son Épousée, il jugea par lui-même  
 Ce qu'est l'Aymen avec un tel Demon:  
 Toujours débats, toujours quelque sermon  
 Plein de sottise en un degré suprême.  
 Le bruit fut tel que Madame Honnesta  
 Plus d'une fois les voisins éveilla:  
 Plus d'une fois on courut à la noise.  
 Il lui falloit quelque simple Bourgeoise,  
 Ce disoit-elle; un petit trafiquant  
 Traiter ainsi les Filles de mon rang!  
 Meritoit-il femme si vertueuse?  
 Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:  
 J'en ai regret, & si je raisois bien....  
 Il n'est pas seur qu'Honestta ne fît rien:  
 Ces prudes-là nous en font bien accroire.  
 Nos deux Epoux, à ce que dit l'Histoire,  
 Sans disputer n'étoient pas un moment.  
 Souvent leur guerre avoit pour fondement  
 Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement  
 D'Été, d'Hyver, d'entre-tems, bref un monde  
 D'invention propres à tout gêner.

Le pauvre Diable eut lieu de regretter  
 De l'autre Enfer la demeure profonde.  
 Pour comble enfin Roderic épousa  
 La parenté de Madame Honnesta,  
 Aïant sans cesse & le pere & la mere,  
 Et la grand' sœur avec le petit frere,  
 De ses deniers mariant la grand' sœur,  
 Et du petit païant le Precepteur.  
 Je n'ai pas dit la prindepale cause  
 De sa ruine infailible accident;  
 Et j'oublois qu'il eut un Intendant.  
 Un Intendant ? qu'est-ce que cette chose ?  
 Je définis cet être, un animal  
 Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble;  
 Et plus le bien de son Maître va mal,  
 Plus le sien croît, plus son profit redouble;  
 Tant qu'aïsement lui-même acheteroit  
 Ce qui de net au Seigneur resteroit:  
 Dont par raison bien & dûment deduite  
 On pourroit voir chaque chose reduite  
 En son état, s'il arrivoit qu'un jour  
 L'autre devint l'Intendant à son tour;  
 Car regagnant ce qu'il eut étant Maître  
 Ils reprendroient tous deux leur premier être.  
 Le seul recours du pauvre Roderic,  
 Son seul espoir étoit certain trafic  
 Qu'il pretendoit devoir remplir sa bourse,  
 Espoir douteux, incertaine ressource.  
 Il étoit dit que tout seroit fatal  
 A nôtre Epoux, ainsi tout alla mal.  
 Ses Agents tels que la plûpart des nôtres,  
 En abusoient. Il perdit un vaisseau,  
 Et vid aller le commerce à vau l'eau,  
 Trompé des uns, mal servi par les autres,  
 Il emprunta. Quand ce vint à païer,

Et qu'à sa porte il vid le creancier ,  
 Force lui fut d'esquiver par la fuite ,  
 Gagnant les champs , où de l'âpre poursuite  
 Il se sauva chez un certain Fermier ,  
 En certain coin réparé de fumier .  
 A Matheo , c'étoit le nom du Sire ,  
 Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit ;  
 Qu'un double mal chez lui le tourmentoit ,  
 Ses Creanciers , & sa Femme encor pire :  
 Qu'il n'y sçavoit remede que d'entrer  
 Au corps des gens , & de s'y remparer ,  
 D'y tenir bon : Iroit-on là le prendre ?  
 Dame Honnesta viendroit-elle y prôner  
 Qu'elle a regret de se bien gouverner ?  
 Chose ennuieuse , & qu'il est las d'entendre .  
 Que de ces corps trois fois il fortiroit ,  
 Si-tôt que lui Matheo l'en prîroit ;  
 Trois fois sans plus , & ce pour récompense  
 De l'avoir mis à couvert des Sergens .  
 Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence  
 Avec grand bruit d'entrer au corps des gens .  
 Ce que le sien , ouvrage fantastique ,  
 Devint alors , l'Histoire n'en dit rien .  
 Son coup d'essai fut une Fille unique  
 Où le Galant se trouvoit assez bien ;  
 Mais Matheo moienant grosse somme  
 L'en fit sortir au premier mot qu'il dit .  
 C'étoit à Naple , il se transporte à Rome :  
 Saisit un corps : Matheo l'en bannit ,  
 Le chasse encore ; autre tomme nouvelle .  
 Trois fois enfin , toûjours d'un corps femelle ,  
 Remarquez bien , nôtre Diable sortit .  
 Le Roi de Naples avoit lors une Fille ,  
 Honneur du sexe , espoir de sa famille ;  
 Maint jeune Prince étoit son poursuivant ,

Là d'Honneſta Belphegor ſe ſauvant,  
 On ne le put tirer de cet azile.  
 Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville  
 Que d'un manant qui chaffoit les Eſprits.  
 Cent mille écus d'abord lui ſont promis.  
 Bien affigé de manquer cette cette ſomme,  
 ( Car les trois l'empêchoient d'eſperer  
 Que Belphegor ſe laiſſât conjurer )  
 Il la refuſe : il ſe dit un pauvre homme,  
 Pauvre pecheur, qui ſans ſçavoir comment,  
 Sans dons du Ciel, par hazard ſeulement,  
 De quelques corps a chaffé quelque Diable,  
 Apparemment chetif, & miſérable,  
 Et ne connoît celui-ci nullement.  
 Il a beau dire; on le force on l'ameine,  
 On le menace, on lui dit que ſous peine  
 D'être pendu, d'être mis haut & court  
 En un gibet, il faut que ſa puiffance  
 Si manifeſte avant la fin du jour.  
 Dés l'heure même on vous met en preſence  
 Nôtre Demon & ſon Conjurateur.  
 D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.  
 Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere  
 Qui pour le voir ne quitte toute affaire.  
 D'un côté ſont le gibet & la hart,  
 Cent mille écus bien comptez d'autre part.  
 Metheo tremble, & lorgne la finance.  
 L'Eſprit malin voiant ſa contenance  
 Rioit ſous cape, alleguoit les trois fois;  
 Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,  
 Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes.  
 Le tout en vain : Plus il eſt en alarmes,  
 Plus l'autre rit. Enfin le manant dit  
 Que ſur ce Diable il n'avoit nul credit.  
 On vous le hape & mene à la potence.

Comme il alloit haranguer l'assistance,  
 Nécessité lui suggera ce tour :  
 Il dit tout bas qu'on batît le tambour ;  
 Ce qui fut fait ; dequoi l'Esprit immonde  
 Un peu surpris au Manant demanda :  
 Pourquoi ce bruit ? coquin , qu'entend-je là ?  
 L'autre repond : C'est Madame Honneste  
 Qui vous reclame , & va par tout le Monde  
 Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.  
 Incontinent le Diable decampa ,  
 S'enfuit au fonds des Enfers , & conta  
 Tout le succès qu'avoit eu son voiage.  
 Sire , dit-il , le nœud du Mariage  
 Damne aussi dru qu'aucuns autres états ,  
 Vòtre Grandeur voit tomber ici-bas ,  
 Non par flocons , mais menu comme pluye ,  
 Ceux que l'Hymen fait de sa Confrerie ;  
 J'ai par moi même examiné le cas  
 Non que de foi la chose ne soit bonne ;  
 Elle eut jadis un plus heureux destin ;  
 Mais comme tout se corrompt à la fin ,  
 Plus beau fleuron n'est en vòtre Couronne.  
 Satan le crut : il fut recompensé ,  
 Encor qu'il eût son retour avancé ;  
 Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles  
 Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles ,  
 Toujours le même , & toujours sur un ton ,  
 Il fut contraint d'enfiler la venelle ;  
 Dans les Enfers , encore en change-t-on ;  
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle.  
 Je voudrois voir quelques gens y durer.  
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.  
 De tout ceci que pretends-je inferer ?  
 Premièrement je ne sçai pire chose  
 Que de changer son logis en prison :

En

LIVRE VII.

87

En second lieu, si par quelque raison  
Vôtre ascendant à l'Hymen vous expose,  
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut ;  
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.



F 4

XXVIII.



## XXVIII.

*Les Filles de Minée.*

Sujet tiré des Metamorphoses d'Ovide.

**J**E chante dans ces Vers les Filles de Minée,  
 Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,  
 Et de qui le travail fit entrer en courroux  
 Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux,  
 Tout Dieu veut aux humains se faire reconnaître.  
 On ne voit point les champs répondre aux soins du  
 Maître,  
 Si dans les jours sacrez autour de ses guerets

Il ne marche en triomphe à l'honneur de Ceres  
 La Grece étoit en jeux pour le fils de Semele.  
 Seules on vid trois sœurs condamner ce saint zele.  
 Alcithoé l'aînée aiant pris les fuseaux,  
 Dit aux autres : Quoi donc toujours des Dieux nou-  
 veaux ?

L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,  
 Ni l'an fournir de jours assez pour tant de Fêtes.  
 Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers  
 De ce Dieu qui purga de monstres l'Univers ;  
 Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles ?  
 Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles ?  
 Souvent mener au Stix par de tristes chemins ?  
 Et nous irons chommer la fête des humains ?  
 Pour moi j'ai resolu de poursuivre ma tâche ;  
 Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche ;  
 Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis  
 Que nous rendions le tems moins long par des recits.  
 Toutes trois tour à tour racontons quelque histoire ;  
 Je pourrois retrouver sans peine en ma memoire  
 Du Monarque des Dieux les divers changemens ;  
 Mais comme chacun sçait tous ces événemens,  
 Difons ce que l'amour inspire a nos pareilles :  
 Non toutefois qu'il faille en contant ses merveilles,  
 Accoûter nos cœurs à goûter son poison ;  
 Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.  
 Recitons-nous les maux que ses biens nous attirent.  
 Alcithoé se tut, & ses sœurs applaudirent.  
 Après quelques momens, haussant un peu la voix,  
 Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois  
 Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :  
 Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse :  
 Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux ;  
 L'un bien-fait, l'autre belle, agreables tout deux,  
 Tous deux dignes de plaie, ils s'aimèrent sans peine ;  
 D'au-

D'autant plutôt épris, qu'une invincible haine  
 Divisant leurs parens, ces deux Amans unit,  
 Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.  
 Le hazard, non le choix, avoit rendu voisines  
 Leurs maisons où regnoient ces guerres intestines;  
 Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.  
 Le cours en commença par des jeux innocens;  
 La premiere étincelle eut embrasé leur ame  
 Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flame.  
 Chacun favorisoit leurs transports mutuels,  
 Mais c'étoit à l'insçû de leurs parens cruels.  
 La defense est un charme; on dit qu'elle assaisonne  
 Les plaisirs, & sur tout ceux que l'amour nous donne.  
 D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins  
 Nos Amans à se dire avec signe leurs soins.  
 Ce leger reconfort ne les put satisfaire;  
 Il falut recourir à quelque autre mystere.  
 Un vieux mur entr'ouvert separoit leurs maisons,  
 Le tems avoit miné ses antiques cloisons.  
 Là souvent de leurs maux ils deploroient la cause;  
 Les paroles passaient, mais c'étoit peu de chose  
 Se plaignant d'un tel sort, Pirame dit un jour,  
 Chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour;  
 Nous avons à nous voir une peine infinie;  
 Fuïons de nos parens l'injuste tyrannie:  
 J'en ai d'autres en Grece, ils se tiendront heureux  
 Que vous daigniez chercher un azile chez eux;  
 Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite  
 A prendre le parti dont je vous sollicite.  
 C'est vôtre seul repos qui me le fait choisir,  
 Car je n'ose parler, hélas! de mon desir,  
 Faut-il à vôtre gloire en faire un sacrifice?  
 De crainte des vains bruits faut-il que je languisse?  
 Ordonnez, j'y consens, tout me semblera doux;  
 Je vous aime Thisbé, moins pour moi que pour vous.  
J'en

J'en pourrois dire autant, lui repartit l'Amante ;  
 Votre amour étant pure, encor que vehemente ,  
 Je vous suivrai par tout : nôtre commun repos  
 Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos ;  
 Tant que de ma vertu je serai satisfaite ,  
 Je rirai des discours d'une langue indiscrete ,  
 Et m'abandonnerai sans crainte à vôtre ardeur ,  
 Contente que je suis des soins de ma pudeur.  
 Jugez ce que sentit Pirame à ces paroles ;  
 Je n'en fais point ici de peintures frivoles ,  
 Supplééz au peu d'art que le Ciel mit en moi :  
 Vous-mêmes peignez-vous cet Amant hors de soi.  
 Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore ;  
 N'attendez point les traits que son chair fait éclore ;  
 Trouvez-vous aux degrez du terme de Cerés :  
 Là nous nous attendrons ; le rivage est tout près :  
 Une barque est au bord ; Les Rameurs, le vent même,  
 Tout pour nôtre départ montre une hâte extrême ;  
 L'augure en est heureux, nôtre sort va changer ;  
 Et les Dieux sont pour nous, si je sçai bien juger.  
 Thisbé consent à tout ; elle en donne pour gage  
 Deux baisers par le mur arrêtez au passage.  
 Heureux mur ! tu devois servir mieux leur desir ;  
 Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.  
 Le lendemain Thisbé sort & previent Pirame ;  
 L'impatience, hélas ! maitresse de son ame ,  
 La fait arriver seule & sans guide aux degrez ;  
 L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurez.  
 Une Lionne vient, montre imprimant la crainte ;  
 D'un carnage recent sa gueule est toute teinte.  
 Thisbé fuit, & son voile emporté par les airs ,  
 Source d'un sort cruel, tombe dans ses deserts.  
 La honne le voit, le fouille, le déchire ,  
 Et l'aiant teint de sang, aux forêts se retire.  
 Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.

Pira-

Pirame arrive, & void ces vestiges tout frais.  
O Dieux ! que devient-il ? Un froid court dans ses  
veines ;

Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines :  
Il le leve ; & le sang joint aux traces des pas ,  
L'Empêche de douter d'un funeste trepas.  
Thisbé, s'écria-t-il , Thisbé, je t'ai perduë ,  
Te voila par ma faute au Enfers descenduë !  
Je l'ai voulu ; c'est moi qui suis le monstre affreux  
Par qui tu t'en vas voir le sejour tenebreux ;  
Attens-moi , je te vais rejoindre aux rives sombres ;  
Mais m'oserai-je à toi presenter chez les Ombres ?  
Jouis au moins du sang que je te vais offrir ,  
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.  
Il dit , & d'un poignard coupe aussi tôt sa trame.  
Thisbé vient ; Thisbé void tomber son cher Pirame.  
Que devint-elle aussi ? tout lui manque à la fois ,  
Les sens , & les esprits aussi-bien que la voix.  
Elle revient enfin ; Cloton pour l'amour d'elle  
Laisse à Pirame ouvrir sa mourante prunelle.  
Il ne regarde point la lumiere des Cieux ;  
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.  
Il voudroit lui parler , sa langue est retenuë ;  
Il témoigne mourir content de l'avoir vûë.  
Thisbé prend le poignard , & decouvrant son sein ,  
Je n'accuserai point , dit-elle , ton dessein ,  
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée ;  
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.  
Je net'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur  
N'a non plus que le tien merité son malheur.  
Cher Amant , reçois donc ce triste sacrifice.  
Sa main & le poignard font alors leur office :  
Elle tombe ; & tombant range ses vétemens ,  
Dernier trait de pudeur , même aux derniers momens.  
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;

Et

Et du sang des Amans teignirent par des charmes  
 Le fruit d'un Meurier proche, & blanc jusqu'à ce jour,  
 Eternel monument d'un si parfait amour,  
 Cette histoire attendrit les Filles de Minée :  
 L'une accusoit l'Amant, l'autre la destinée,  
 Et toutes d'une voix conclurent que nos cœurs  
 De cette passion devoient être vainqueurs.  
 Elle meurt quelquefois avant qu'être contente ;  
 L'est-elle ? elle devient aussi-tôt languissante :  
 Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,  
 Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.  
 Il y joint, dit Climene, une âpre jalousie.  
 Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie.  
 Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.  
 Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,  
 Des tragiques amours vous a conté l'élite ;  
 Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.  
 J'accourirai le tems ainsi qu'elle, à mon tour.  
 Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour,  
 A ses raions perçans opposons quelques voiles :  
 Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.  
 Je veux que sur la mienne avant que d'être au soir,  
 Un progres tout nouveau se fasse appercevoir :  
 Cependant donnez-moi quelque heure de silence,  
 Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;  
 Souffrez-en les defauts ; & songez seulement  
 Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Cephale aimoit Procris, il été aimé d'elle ;  
 Chacun se proposoit leur hymen pour modelle :  
 Ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux  
 Combloit abondamment le vœux de cet Epoux,  
 Ils ne s'aimoient que trop ; leurs soins & leur ten-  
 dresse  
 Approchoient des transports d'Amant & de Mai-  
 tresse ; Le

Le Ciel même envia cette félicité :  
 Cephale eut à combattre une Divinité.  
 Il étoit jeune & beau l'Aurore en fut charmée,  
 N'étant pas à ces biens, chez elle, accoutumée.  
 Nos belles cacheroient un pareil sentiment :  
 Chez les Divinitez on en use autrement.  
 Celli-ci declara son amour à Cephale.  
 Il eut beau lui parler de la foi conjugale ;  
 Les jeunes Deitez qui n'ont qu'un vieil Epoux,  
 Ne se soumettent point à ces loix comme nous.  
 La Deesse enleva ce Heros si fidelle :  
 De moderer ses feux il pria l'Immortelle.  
 Elle le fit ; l'amour devint simple amitié :  
 Retournez, dit l'Aurore, avec vôtre moitié :  
 Je ne troublerai plus vôtre ardeur ni la sienne ;  
 Recevez seulement ces marques de la mienne.  
 (C'étoit un javelot toujous sûr de ses coups.)  
 Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous,  
 Fera le desespoir de vôtre ame charmée,  
 Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.  
 Tout Oracle est douteux, & porte un double sens :  
 Celui-ci mit d'abord nôtre Epoux en suspens :  
 J'aurai regret aux vœux que j'ai formez pour elle :  
 Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?  
 Ah finissent mes jours plutôt que de le voir !  
 Eprouvons toutefois ce que peut son devoir  
 Des Mages aussi-tôt consultant la science  
 D'un feint adolescent il prend la ressemblance ;  
 S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux Cieux  
 Ses beautez qu'il soustient être dignes des Dieux ;  
 Joint les pleurs aux soupirs comme un Amant sçait  
 faire,  
 Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.  
 Il falut recourir à ce qui porte coup,  
 Aux presens ; il offrit, donna, promit beaucoup,  
 Promit

Promit tant que Procris lui parut incertaine.  
 Toute chose a son prix : voilà Cephale en peine :  
 Il renonce aux citez, s'en va dans les forêts,  
 Conte aux vents, conte aux bois ses deplaisirs secrets :  
 S' imagine en chassant dissiper son martyre ;  
 C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire  
 Oblige d'implorer l'haleine des Zephirs:  
 Doux Vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,  
 Vénez, legers Demons par qui nos champs fleurissent :  
 Aure, fais-les venir ; je sçai qu'ils t'obeissent,  
 Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.  
 On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer  
 Quelque objet de ses vœux autre que son Epouse.  
 Elle en est avertie, & la voilà jalouse.  
 Maint voisin charitable entretient ses ennuis :  
 Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits.  
 Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle ?  
 Nous vous plaignons ; il l'aime, & sans cesse il l'appelle ;  
 Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois  
 Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.  
 Dans tous les environs le nom d'Aure resonne.  
 Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.  
 L'interêt qu'on y prend est de vous obliger.  
 Elle en profite, hélas ! & ne fait qu'y songer.  
 Les Amans sont toujours de legere croyance.  
 S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,  
 (Je demande un grand point, la prudence en amours)  
 Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.  
 Nôtre Epouse ne fut l'une ni l'autre chose :  
 Elle se leve un jour & lorsque tout repose,  
 Que de l'aube au teint frais la charmante douceur  
 Force tout au sommeil, hormis quelque Chasseur,  
 Elle cherche Cephale ; un bois l'offre à sa vûe.  
 Il invoquoit deja cette Aure pretendüe.  
 Viens me voir, disoit-il, chere Deesse accours :

Je

Je n'en puis plus, je meurs, fais que par ton secours  
La peine que je sens se trouve foulagée.

L'Epouse se pretend par ces mots outragée ;  
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,  
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.  
O triste jalousie ! ô passion amere !

Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !  
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,  
Sans voir encor par eux ce que l'on ne void pas.

Procris s'étoit cachée en la même retraite  
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure secrete :  
Il en fort ; & le bruit trompe aussi-tôt l'Epoux.

Cephalé prend le dard toujours feur de ses coups,  
Le lance en cet endroit, & perce sa jalouse ;  
Malheureux assassín d'une si chere Epouse.

Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;  
Il accourt, void sa faute, & tout plein de fureur,  
Du même javelot il veut s'ôter la vie.

L'Aurore & les Destins arrêtent cette envie.

Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.

L'infortuné Mari sans cesse s'affligeant,  
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,  
Si la Déesse enfin, pour terminer ses peines ;

N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours ;  
Triste fin d'un Hymen bien divers en son cours.

Faisons ce nœud, mes Sœurs, je ne puis trop le dire.  
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.

S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,  
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.

Toutes trois pour chasser de si tristes pensées,  
A revoir leur travail se montrent empressées.

Climene en un tissu riche, penible, & grand,  
Avoit presque achevé le fameux different  
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la sçavante.

On voïoit en lointain une ville naissante.

L'hon-

L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté,  
 Dependoit du present de chaque Deité.  
 Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.  
 Un coup de son trident fit sortir de la terre  
 Un animal fougueux, un Courfier plein d'ardeur.  
 Chacun de ce present admiroit la grandeur.  
 Minerve l'effaçà, donnant à la contrée  
 L'Olivier, qui de paix est la marque assurée;  
 Elle emporta le prix, & nomma la Cité.  
 Athene offrit ses vœux à cette Deité.  
 Pour les lui presenter on choisit cent pucelles,  
 Toutes sçachant broder, aussi sages que belles.  
 Les premieres portoient force presens divers,  
 Tout le reste en touroit la Déesse aux yeux vers.  
 Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.  
 Climme aiant enfin repleié son ouvrage,  
 La jeune Iris commence en ces mots son recit.

Rarement pour les pleurs mon talent reüssit,  
 Je suivrai toutefois la matiere impösée.  
 Telamon pour Cloris avoit l'ame embrasée;  
 Cloris pour Telamon brûloit de son côté.  
 La naissance, l'esprit, les graces, la beauté;  
 Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes  
 Font marcher avant tout dans ce siecle où nous  
 sommes.

Ce sont les biens, c'est l'or, merite universel.  
 Ces Amans, quei-qu'épris d'un desir mutuel,  
 N'osoient au blond Hymen sacrifier encore;  
 Faute de ce metal que tout le monde adore.  
 Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut,  
 Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.  
 Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,  
 Fut par le jeune Amant d'une autre erreur suivie.  
 Le Demon des Combats vint troubler l'Univers.

Un païs contellé par des-Peuples divers  
 Engagea Telamon dans un dur exercice.  
 Il quitta pour un tems l'amoureuse milice.  
 Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.  
 Il voulut meriter son estime & son cœur.  
 Pendant que ses exploits terminent la querelle,  
 Un parent de Cloris meurt, & laisse à la Belle  
 D'amples possessions & d'immenses tresors :  
 Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.  
 La belle s'y transporte, & par tout reverée,  
 Par tout, des deux partis Cloris considerée,  
 Void de ses propres yeux les champs où Telamon  
 Venoit de consacrer un trophée à son nom.  
 Lui de sa part accourt, & tout couvert de gloire  
 Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.  
 Leur rencontre se fit non loin de l'élément  
 Qui doit être évité de tout heureux Amant.  
 Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystere ;  
 L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.  
 Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens  
 Qu'au sein de sa Patrie, & de l'aveu des siens.  
 Tout chemin, hors la mer, alongeant leur souf-  
 france,  
 Ils commettent aux flots cette douce esperance.  
 Zephyre les suivoit, quand presque en arrivant  
 Un Pirate survient, prend le dessus du vent,  
 Les attaque, les bat. En vain par sa vaillance  
 Telamon jusqu'au bout porte la resistance.  
 Après un long combat parti fut defait ;  
 Lui pris ; & ses efforts n'eurent pour tout effet  
 Qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû  
 croire !  
 Le fort sans respecter ni son sang ni sa gloire,  
 Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,  
 Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.

Le destin ne fut pas à Cloris si contraire ;  
 Un celebre Marchand l'achete du Corsaire :  
 Il l'emmene ; & bien-tôt la Belle , malgré soi ,  
 Au milieu de ses fers , range tout sous sa loi .  
 L'Epouse du Marchand la void avec tendresse .  
 Ils en font leur Compagne , & leur fils sa Maitresse .  
 Chacun veut cet Hymen : Cloris à leurs desirs  
 Repondoit seulement par de profonds soupirs .  
 Damon , c'étoit ce fils , lui tient ce doux langage :  
 Vous soupirez toujours , toujours vòtre visage  
 Baigné de pleurs nous marque un deplaisir secret .  
 Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verroient-ils à regret  
 Ce que peuvent leurs traits , & l'excez de ma flame ?  
 Rien ne vous force ici , decouvrez-nous vòtre ame ;  
 Cloris , c'est moi qui suis l'esclave , & non pas vous ;  
 Ces lieux à vòtre gré , n'ont-ils rien d'assez doux ?  
 Parlez , nous sommes prêts à changer de demeure ;  
 Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure .  
 Regretez-vous les biens que vous avez perdus ?  
 Tout le nôtre est à vous , ne le dedaignez plus .  
 J'en sçai qui l'agreroient ; j'ai sçu plaire à plus d'une ;  
 Pour vous meritez toute une autre fortune .  
 Quelle que soit la nôtre , usez-en , vous voyez  
 Ce que nous possédons , & nous même à vos pieds .  
 Ainsi parle Damon , & Cloris toute en larmes ,  
 Lui répond en ces mots accompagnez de charmes .  
 Vos moindres qualitez , & cet heureux séjour  
 Même aux Filles des Dieux donneroient de l'amour ;  
 Jugez donc si Cloris esclave & malheureuse ,  
 Void l'offre de ces biens d'une ame dedaigneuse .  
 Je sçai quel est leur prix ; mais de les accepter ,  
 Je ne puis ; & voudrois vous pouvoir écouter .  
 Ce qui me le defend , ce n'est point l'esclavage ;  
 Si toujours la naissance eleva mon courage ,  
 Je me vois , grace aux Dieux , en des mains où je puis

Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis,  
 Je puis même avouër ( hélas ! faut-il le dire ? )  
 Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.  
 Je chers un Amant , ou mort ou dans les fers ;  
 Je pretens le cherir encor dans les enfers ,  
 Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?  
 Je ne suis déjà plus aimable ni charmante ,  
 Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux ,  
 Et doublement esclave est indigne de vous.  
 Touché de ce discours , Damon prend congé d'elle :  
 Fuions , dit-il en soi , j'oublierai cette Belle ,  
 Tout passé , & même un jour ses larmes passeront ,  
 Voions ce que l'absence & le tems produiront .  
 A ces mots il s'embarque ; & quittant le rivage ,  
 Il court de mer & mer , aborde en lieu sauvage ;  
 Trouve des malheureux de leur fers échapez ,  
 Et sur le bord d'un bois à chasser occupez .  
 Telamon , de ce nombre , avoit brisé sa chaîne ;  
 Aux regards de Damon il se presente a peine ,  
 Que son air ; sa fierté , son esprit , tout enfin  
 Fait qu'à l'abord Damon admire son destin ,  
 Puis le plaint , puis l'emmeine , & puis lui dit sa flame .  
 D'une Esclave , dit-il , je n'ai pû toucher l'ame :  
 Elle cherit un mort ! un mort , ce qui n'est plus  
 L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus .  
 La-dessus de Cloris il lui fait la peinture .  
 Telamon dans son ame admire l'avanture ,  
 Dissimule , & se laisse emmener au séjour  
 Ou Cloris lui conserve un si parfait amour .  
 Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune ,  
 Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune .  
 On apprend leur retour , & leur débarquement ;  
 Cloris se presentant à l'un & l'autre Amant ,  
 Reconnoît Telamon sous un faix qui l'accable ;  
 Ses chagrins le rendoient pourtant meconnoissable ;

Un œil indifférent à le voir eût erré,  
 Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.  
 Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;  
 Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle;  
 Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.  
 Telamon d'autre part tombe presque à son tour;  
 On demande à Cloris la cause de sa peine?  
 Elle la dit, ce fut sans s'attirer de haine;  
 Son récit ingenu redoubla la pitié  
 Dans des cœurs prevenus d'une juste amitié.  
 Damon dit que son zèle avoit changé de face.  
 On le crut. Cependant, quoi-qu'on dise & qu'on fasse,  
 D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir  
 Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.  
 On crut pourtant Damon. Il refraignit son zèle  
 A sceller de l'Hymen une union si belle;  
 Et par un sentiment à qui rien n'est égal,  
 Il pria ses parens de doter son Rival.  
 Il l'obtint, renonçant dès lors à l'Hyménée.  
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,  
 Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:  
 L'enfant d'un voisin vint s'y percher un corbeau:  
 Il fait partir de l'arc une fleche maudite,  
 Perce les deux Epoux d'une atteinte subite.  
 Cloris mourut du coup, non sans que son Amant  
 Attirât ses regards en ce dernier moment.  
 Il s'écrie en voyant finir ses destinées;  
 Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années?  
 Dieux; qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas  
 Que la haine du Sort avançât mon trépas?  
 En achevant ces mots il acheva de vivre;  
 Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;  
 Blessé legerement il passa chez les morts;  
 Le Styx vit nos Epoux accourir sur ses bords;  
 Même accident finit leurs précieuses trames:

Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames  
 Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu seur)  
 Que chacun d'eux devint statué & marbe dur.  
 Le couple infortuné face à face repose,  
 Je ne garantis point cette metamorphose;  
 On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,  
 Dit Climene; & cherchant dans les siècles passez  
 Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,  
 Tout ceci me fut dit par le sage Interprete.  
 J'admiraï, je plains ces Amans malheureux;  
 On les alloit unir; tant concouroit pour eux  
 Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre;  
 Helas! il n'en est point de telle en la nature;  
 Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains;  
 Les Dieux se font un jeu de l'espoir des humains.  
 Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.  
 La Fête est vers sa fin, grace au Ciel avancée;  
 Et nous avons passé tout ce temps en recits;  
 Capables d'affliger les moins sombres esprits!  
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste:  
 Je pretens de ce jour mieux employer le reste;  
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur;  
 Le miracle en est grand: Amour en fut l'auteur:  
 Il en fait tous les jours de diverse maniere.  
 Je changerai de stile en changeant de matiere.  
 Zoon plaïsoit aux yeux, mais ce n'est pas assez:  
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,  
 Rendoient ces talens mal placez:  
 Il fuyoit les citez, il ne cherchoit que l'ombre,  
 Vivoit parmi les bois concitoien des ours,  
 Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.  
 Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;  
 J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas  
 Qu'insensible aux plus doux appas,  
 Jamais un homme ne soupire.

He quoi , ce long repos est-il d'un si grand prix ?  
 Les morts sont donc heureux : ce n'est pas mon avis.  
 Je veux des passions ; & si l'état le pire  
     Est le neant , je ne sçai point  
 De neant plus complet qu'un cœur froid à ce point.  
 Zoon n'aimant donc rien , ne s'aimant pas lui-même,  
 Vid Iole endormie , & le voilà frapé ;  
     Voilà son cœur developpé.  
     Amour par son sçavoir suprême ,  
 Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un heros  
 Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos :  
 Il regarde en tremblant cette jeune merveille.  
     A la fin Iole s'éveille :  
     Surprise & dans l'étonnement ,  
     Elle veut fuir , mais son Amant  
     L'arrête , & lui tient ce langage :  
**Rare & charmant objet , pourquoi me fuiez-vous ?**  
 Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :  
 C'est l'effet de vos traits , aussi puissans que doux :  
 Ils m'ont l'ame & l'esprit , & la raison donnée.  
     Souffrez que vivant sous vos loix  
 J'employe à vous servir des biens que je vous dois.  
 Iole à ce discours encor plus étonnée,  
 Rougit , & sans répondre elle court au hameau ,  
 Et raconte à chacun ce miracle nouveau  
 Ses Compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :  
 Zoon suit en triomphe , & chacun applaudit.  
 Je ne vous dirai point , mes sœurs , tout ce qu'il fit ,  
     Ni ses soins pour plaire à la Belle.  
 Leur hymen se conclut : un Satrape voisin ,  
     Le propre jour de cette fête ,  
     Enleve à Zoon sa conquête.  
 On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.  
 Zoon accourt au bruit , recouvre ce cher gage ,  
 Pour suit le ravisseur , & le joint , & l'engage

En

En un combat de main à main.  
 Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.  
 Le Satrape vaincu trouve encor du refuge  
 En la bonté de son rival.  
 Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;  
 Il mourut du regret de cet hymen fatal.  
 Aux plus infortunez la tombe fert d'azile.  
 Il prit pour heritiere, en finissant ses jours,  
 Iole qui mouilla de pleurs son Mausolée.  
 Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?  
 Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.  
 La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ;  
 Et ses sœurs avoüoient qu'un chemin à la gloire  
 C'est l'amour : on fait tout pour se voir estimé ;  
 Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?  
 Quel charme de s'ouïr l'ouër par une bouche  
 Qui même sans s'ouvrir nous enchante & nous touche.  
 Ainsi disoient ces Sœurs. Un orage soudain  
 Jette un secret remors dans leur profane sein.  
 Bacchus entre, & sa cour, confus & long cortège ;  
 Où font, dit-il, ces Sœurs à la main sacrilege ?  
 Que Pallas les defende, & vienne en leur faveur  
 Opposer son Ægide à ma juste fureur :  
 Rien ne m'empêchera de punir leur offence :  
 Voyez ; & qu'on se rie après de ma puissance.  
 Il n'eut pas dit qu'on vid trois monstres au plancher,  
 Aïlez, noirs & velus, en un coin s'attacher.  
 On cherche les trois Sœurs ; on n'en void nulle trace :  
 Leurs métiers sont brisez, on élève en leur place  
 Une Chapelle au Dieu, pare du vrai Nectar.  
 Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part  
 Au destin de ces Sœurs par elle protégées  
 Quand quelque Dieu voyant ses bontez negligées,  
 Nous fait sentir son ire ; un autre n'y peut rien :  
 L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Pro-

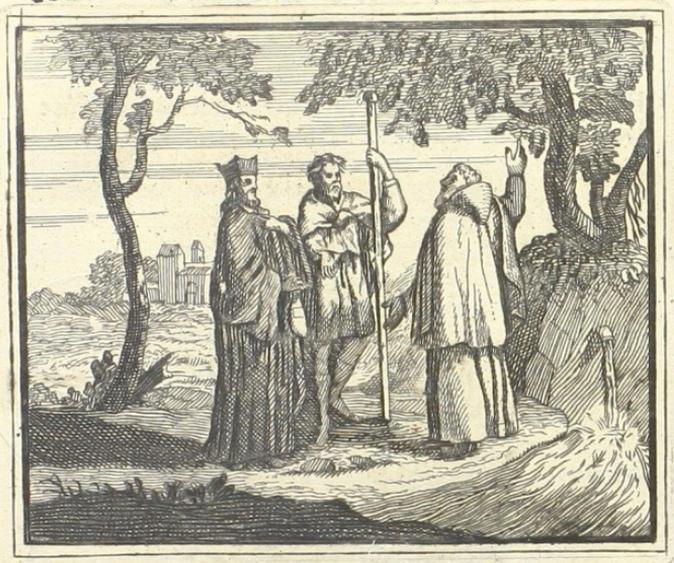
LIVRE VII.

105

Profitions, s'il se peut, d'un si fameux exemple.  
Chommons : c'est faire assez qu'aller de Temple en  
Temple  
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui sont dûs :  
Les jours donnez aux Dieux ne sont jamais perdus.



XXIX.



## X X I X.

*Le Juge Arbitre , l'Hospitalier , & le  
Solitaire.*

**T**Rois Saints également jaloux de leur salut ,  
 Portez d'un même esprit , tendoient à même but.  
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.  
 Tous chemins vont à Rome : ainsi nos Concurrents  
 Crurent pouvoir choisir des sentiers differens.  
 L'un touché des foucis , des longueurs , des traverses  
 Qu'en appanage on void aux Procés attachez ,  
 S'offrit de les juger sans recompense aucune ,

Pen

Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.  
 Depuis qu'il est des Loix, l'Homme pour ses pechez  
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.  
 La moitié? les trois quarts, & bien souvent le tout.  
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout.  
 De guerir cette folle & detestable envie.  
 Le second de nos Saints choisit les Hôpitaux.  
 Je le louë; & le soin de soulager ces maux  
 Est une charité que je prefere aux autres.  
 Les Malades d'alors étant tels que les nôtres,  
 Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier;  
 Chagrains, impatiens, & se plaignant sans cesse:  
 Il a pour tels & tels un soin particulier;  
 Ce sont ses amis; il nous laisse.

Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras  
 Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.  
 Aucun n'étoit content; la Sentence arbitrale

A nul des deux ne convenoit:

Jamais le Juge ne tenoit

A leur gré la balance égale.

De semblables discours rebutoient l'Appointeur.  
 Il court aux Hôpitaux, va voir leur Directeur.  
 Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure  
 Affligez, & contraints de quitter ces emplois,  
 Vont confier leur peine au silence des bois.  
 Là sous d'apres rochers, près d'une source pure,  
 Lieu respecté des vents, ignoré du Soleil,  
 Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil  
 Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui mieux que vous sçait vos besoins?

Aprendre à se connoître est le premier des soins  
 Qu'imposa à tous mortels la Majesté Suprême.  
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité?  
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:  
 Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.

Troublez

Troublez l'eau ; vous y voyez-vous ?

Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage

Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.

Mes Freres, dit le Saint, laissez la reposer ;

Vous verrez alors vôtre image.

Pour vous mieux contempler demeurez au desert.

Ainsi parla le Solitaire.

Il fut crû, l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

Puisqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient  
malade,

Il faut des Medecins, il faut des Avocats.

Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas ;

Les honneurs & le gain, tout me le persuade.

Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous dont le Public emporte tous les soins,

Magistrats, Princes, & Ministres,

Vous que doivent troubler mille accidens sinistres ;

Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,

Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

Si quelque bon moment à ces penfers vous donne,

Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages :

Puisse-t-elle être utile aux siecles à venir !

Je la presente aux Rois, je la propose aux Sages ;

Par où sçaurois-je mieux finir ?

F I N.



T A B L E  
D E S  
F A B L E S

Contenuës dans ce Volume.

I. FABLE. <b>L</b> Es Compagnons d'Ulisse.	pag. 1
II. Le Chat & les deux Moineaux.	6
III. Du Thesauriseur & du Singe.	8
IV. Les deux Chèvres.	10
A Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fut nommée le Chat & la Souris.	10
V. Le vieux Chat & la jeune Souris.	13
VI. Le Cerf malade.	15
VII. La Chauve-Souris, le Buisson, & le Canard.	17
VIII. La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.	19
IX. Le Loup & le Renard.	22
X. L'Ecrevisse & sa Fille.	25
H	XI.

TABLE DES FABLES.

XI. <i>L'Aigle &amp; la Pie.</i>	27
XII. <i>Le Milan, le Roi, &amp; le Chasseur.</i>	29
XIII. <i>Le Renard, les Mouches, &amp; le Herisson.</i>	34
XIV. <i>L'Amour &amp; la Folie.</i>	36
XV. <i>Le Corbeau, la Gazelle, la Tortuë, &amp; le Rat.</i>	38
XVI. <i>La Forest &amp; le Bâcheron.</i>	43
XVII. <i>Le Renard, le Loup, &amp; le Cheval.</i>	45
XVIII. <i>Le Renard &amp; les Poulets d'Inde.</i>	47
XIX. <i>Le Singe.</i>	49
XX. <i>Le Philosophe Scithe.</i>	51
XXI. <i>L'Elephant, &amp; le Singe de Jupiter.</i>	53
XXII. <i>Un Fou &amp; un Sage.</i>	55
XXIII. <i>Le Renard Anglois.</i>	57
XXIV. <i>Daphnis &amp; Alcimadure.</i>	60
XXV. <i>Philemon &amp; Baucis.</i>	64
XXVI. <i>La Matrone d'Ephese.</i>	71
XXVII. <i>Belphegor.</i>	78
XXVIII. <i>Les Filles de Minée.</i>	88
XXIX. <i>Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, &amp; le Solitaire.</i>	106

Fin de la Table.

CATALOGUE  
DES  
LIVRES NOUVEAUX  
QUI SE TROUVENT  
CHEZ LA VEUVE  
DE  
BARTHELEMY FOPPENS

*Marchande Libraire à Anvers sur le  
Marchez aux Oeufs à l'Enseigne  
des trois Moines.*

- H** Histoire d'Angleterre. fol. 2. vol. fig.  
Actes & memoires de la Paix de Ryfwick 12.  
4. vol.  
Bibliotheque univerfelle 12. 26. vol.  
Cabinet des fingularitez d'Architecture, Peinture, Sculp-  
ture, & graveure. 12. 3. vol.  
Chevræana ou Penfées divers. 12. 2. vol.  
Contes de la Fontaine. 12. fig. 2. vol.  
— Et Fables de Mr. le Noble. 8. 2. vol. fig.  
Critique fur les Caracteres de Theophraste. 12.  
Defence de Mr. de la Bruyere & fes Caracteres. 12.  
Dictionnaire Historique de Moreri. fol. 4. vol.  
— Royal Franç. & Angl. 4.  
— Univerfel de Furetiere. fol. 3. vol.

H 2

Geo-

- Dictionnaire Geographique universelle de Baudrand. 4.  
 Discours sur le Gouvernement par Siney. 12. 3. vol.  
 Espion dans les Cours des Princes Chrétiens. 12. 6. vol.  
 Essais Philotophique 4. par Locke.  
 Geometrie pratique 4. 4. vol. fig.  
 Histoire du Chevalier Bayard. 12.  
 ——— Critique des pratiques Superstitieuses 12.  
 ——— des Conclaves 12. 2. vol. fig.  
 ——— du Cardinal Ximenez 12. 2. vol.  
 ——— des Templiers. 12.  
 ——— des Favorites. 12. fig.  
 ——— de la Conquête de Perou. 12. 2. vol. fig.  
 ——— des Empereurs. 12. 8. vol. par Tillemont.  
 ——— de France. 12. 7. vol. par Mezeray.  
 ——— de Flagellans. 12.  
 ——— de la Republique de Venise. 12. 4. vol. par Nani.  
 ——— du Roy Guillaume III. 8. 3. vol. fig.  
 ——— d'Hollande. 12. 4. vol.  
 ——— des Juifs. fol. fig.  
 ——— Idem in 12. 5. vol.  
 ——— Metallique d'Hollande. 8. 3. vol. fig.  
 ——— d'Origine du Royaume de Sicile & Naples.  
 ——— de la Paix de Ryswick. 12. 4. vol.  
 ——— des Variations par Bossuet. 12. 2. vol.  
 ——— Universelle 12. par le même.  
 Lettres Choieses de Ciceron. 12.  
 ——— du Chevalier Temple. 12. 2. vol.  
 ——— Curieuses par Bellegarde. 12.  
 ——— de Pline le Jeune. 12. 2. vol.  
 Histoire de Louïs le Grand. par Médailles. 4. fig.  
 Memoires d'Artilerie. 4. 2. vol. fig.  
 ——— d'Artagnan. 12. 3.  
 ——— du Chevalier Hasard. 12.  
 ——— ce qui c'est passé de plus remarquable en Fran-  
 ce. 12. 2. vol.  
 ——— du Chevalier Beaujeu. 12.

Memoi-



Vie du Duc d'Osone. 12. 3. vol.  
 ——— d'Elisabeth Reine d'Angleterre. 12. 2. vol. fig.  
 ——— de l'Admiral de Ruitcr. fol. fig.  
 Voyage du Baron de la Houtan. 12. 2. vol. fig.  
 ——— d'Italie. 12. 3. vol.  
 ——— de Mr. du Mont. 12. 4. vol.  
 ——— de Monconys. 12. 5. vol. fig.  
 ——— de Tavernier. 12. 3. vol. fig.  
 ——— de Thevenot. 12. 5. vol. fig.  
 Vie de Charles V. par Leti. 12. 4. vol. fig.  
 L'Elite des Contes du Sr. d'Ouille. 12. 2. vol.  
 Republicques des Lettres complet.  
 Journal des Sçavans complet.  
 Ouvrages des Sçavans complet.  
 Mercure Historique complet.  
 Lettres Historiques complet.  
 Bibliotheque Universelle complet.  
 Memoires de la derniere revolution d'Angleterre 12. 2. vol.  
 Elemens de l'Histoire. 8. 3. vol. fig.  
 Le Travaux de Mars. 8. 3. vol. fig.  
 Cours Mathematiques. 8. 5. vol. fig.  
 Recreations Mathematiques. 8. 2. vol. fig.  
 Fortification d'Ozanam. 8. fig.  
 Architecture de Medrano. 8. fig.  
 Dictionnaire de l'Accademie Françoisè. fol. 4. vol.  
 Theatre de Corneille. 12. 10. vol.  
 Contes à rire ou recreations Françoisè. 8. fig.  
 Recueil des Opera. 12. 8. vol.  
 Ambassade de la Chine. fol. fig.  
 Esope en bel humeur. 8. fig.  
 Etat de la France. 12. 3. vol.  
 Caracteres de Theophraste. 12. 2. vol.  
 Entretiens d'Ariste & d'Eugene. 12.  
 Fables d'Esope. 12.  
 Strada Guerre de Flandre 8. 2. vol.  
 Pufendorf introduction à l'Histoire. 12. 4. vol.

Delices

- Delices de la Hollande. 12. fig.  
 Histoire des Avanturiers. 12. fig.  
 ——— des Ducs de Bourgogne. 2. vol.  
 Oeuvres de St. Erremont. 8. 4. vol.  
 Histoire d'Hypolite, Comte de Duglas. 12.  
 ——— de Gustave Adolphe.  
 Reflexions Morales de l'Empereur Marc Antonin.  
 Fables de la Fontaine. 8. 5. vol. fig.  
 Fortification de Vauban. 8.  
 Description de l'univers. 4.  
 Nouveau interêts des Princes. 12.  
 Voyage de Burnet. 12.  
 ——— de Siam. 12. 2. vol.  
 Recherche de la Verité. 12. 3. vol.  
 L'Homme de Cour. 12.  
 Introduction à l'Histoire par Puffendorf. 12. 4. vol.  
 L'Art de l'homme d'Epée. 12.  
 Les Fonctions du Capitaine de Cavalerie & les princi-  
 pales de ses Officiers subalternes &c. 12.  
 Le Maître d'Italien par Veneroni. 4.  
 Dictionnaire Franç. Italien. 4. par le même.  
 Histoire de la Vie du Pape Sixte V. 12. 2. vol. fig.  
 Conseils de la Sagesse. 8. 2. vol.  
 Histoire du Duc d'Albe. 12. 2. vol.  
 Sainte Bible de Mont. Sacy. 12. 32. vol.  
 ——— idem in 4. 3. vol. avec les Courtes Notes,  
 ——— idem in 12. 8. vol.  
 Nouveau Testament de Sacy. 4.  
 Nouveau Testament du P. Quenel. 12. 8. vol.  
 Histoire de la Bible. fol. 2. vol. fig.  
 ——— idem in 4. fig.  
 Vies des Saints. fol. 4. vol. par Baillet.  
 ——— idem in 8. 17. vol.  
 Année Chrétienne. 12. vol.  
 Bibliotheque Ecclesiastique par du Pin. 4. 12. vol.  
 Histoire de l'Eglise par Godeau. 12. 6. vol.

Con-

Constitutions de l'Abbaye de Trappe. 12.  
 Essais de Morale. 12. 10. vol.  
 Memoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique 12. 7. vol.  
 Traité de la Religion Chrétienne. 12. 3. vol.  
 Histoire des variations des Eglises protestantes. 12. 2. vol.  
 ——— Univerfelle. 12.  
 Meditations sur les Misteres de la Foi. 4. 2. vol. par du  
 Pont.  
 Religion ou Theologie des Turcs. 12.  
 Ancienne & nouvelle discipline de l'Eglise. 4. par Tho-  
 massin.  
 Conferences ou instructions sur les Epitres & Evangiles  
 des Dimanches. 12. 4. vol. par l'Abbé de la Trappe.  
 Confessions de Saint Augustin. 12.  
 De la Sobrieté & de ses Avantages. 12.  
 Dissertations sur la Bible par du Pin. 4.  
 Discours sur la vie Ecclesiastique. 12. 2. vol.  
 Ecole du Divin Amour. 12.  
 Esprit de l'ancien & nouveau Testament. 12.  
 Oeuvres de Sainte Therese. 12. 3. vol.  
 Lettres de Sainte Therese. 12. 3. vol.  
 Considerations Chrétiennes. 12. 4. vol. par P. Craffet.  
 Exposition de la doctrine Chrétienne.  
 Imitation de Jesus Christ. 12. par Bellegarde.  
 ——— Idem la suite 12.  
 Lettres de Pieté 12. 3. vol par l'Abbé de la Trappe.  
 Morale Chrétienne. 4.  
 Parallele de la Morale Chrétienne. 12.  
 Salvien de la Providence. 12.

*Et plusieurs autres sortes des Livres Nouveaux qui  
 s'impriment journellement le tout à un prix raisonnable.*

l.

l.

u

o-

es

c.

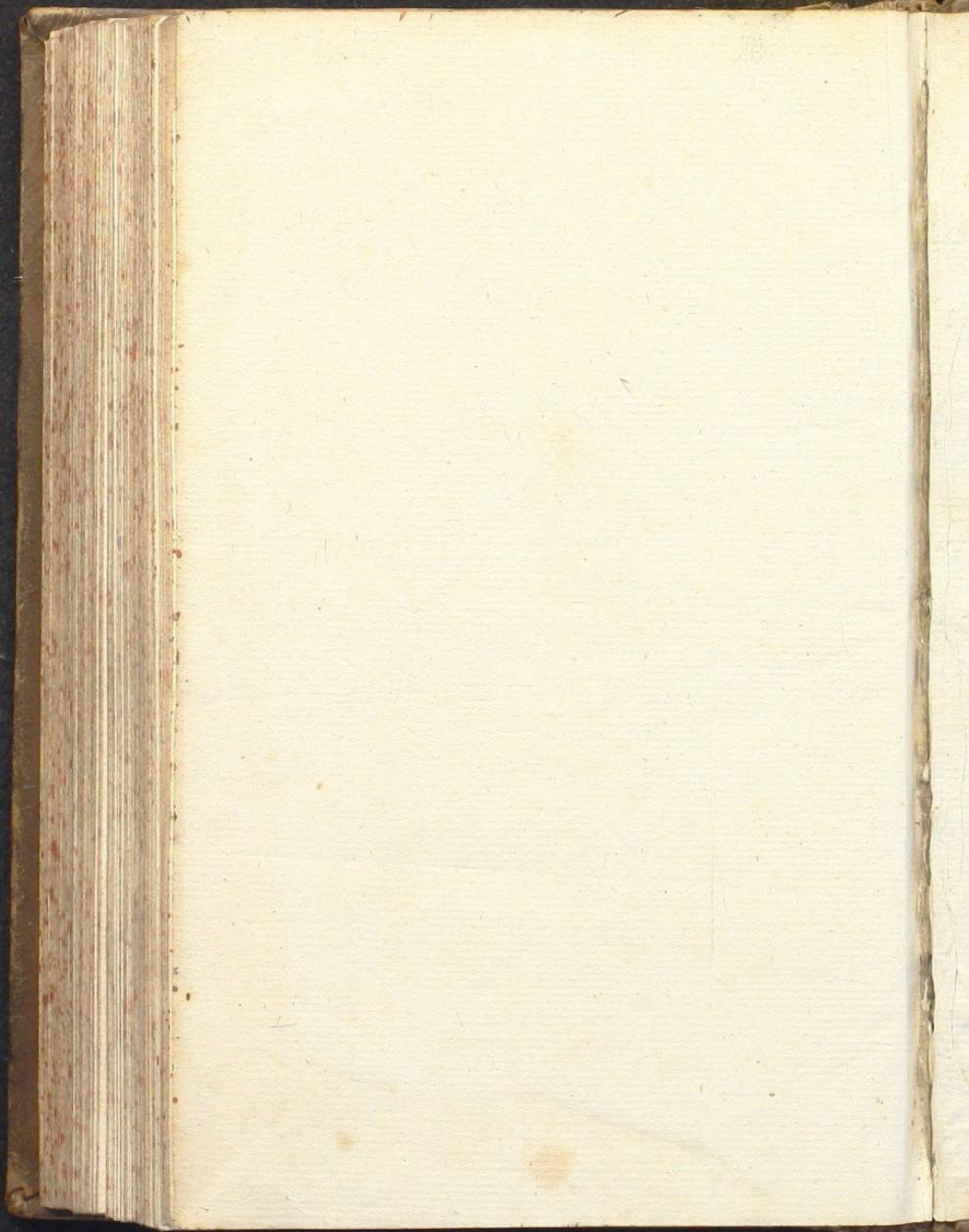
is

e.









§ 2802 (3/4/5)

AB: 52802

§ (3/4/5)

X2829248

DL 3851

(3/4/5)





# FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS

PAR MONSIEUR

## DE LA FONTAINE.

CINQUIÈME PARTIE.



A ANVERS,

Chez la Veuve de BARTHELEMY FOP-  
PENS, au Marché aux Oeufs,  
aux trois Moines.

---

M. DCCIII.